

■ BUDGET
DES MOYENS
EN NETTE
PROGRESSION
DE 5,3%

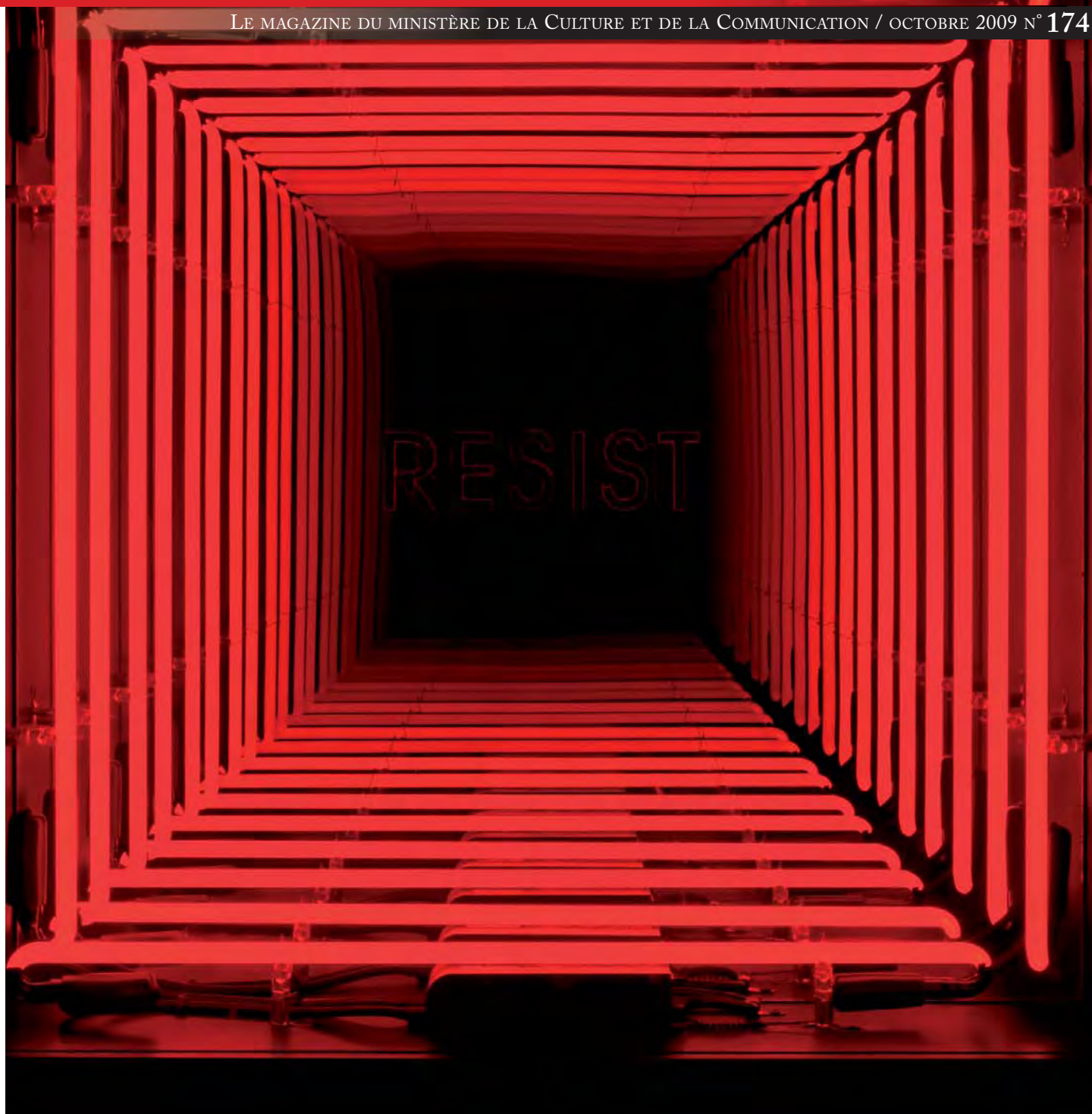
■ EXPOSITION
LES
BEAUX-ARTS,
UNE ÉCOLE
DE LIBERTÉ

■ THÉÂTRE
STÉPHANE
BRAUNSCHWEIG
À LA TÊTE
DE LA COLLINE

■ CRÉATION :
L'ART CONTEMPORAIN
EN EFFERVESCENCE

CULTURE COMMUNICATION

LE MAGAZINE DU MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION / OCTOBRE 2009 N° 174



■ Un budget 2010 en nette progression

Les principaux extraits du discours de Frédéric Mitterrand

AVEC 433 MILLIONS D'EUROS DE MESURES NOUVELLES, LE BUDGET 2010 DU MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION OFFRE DE RÉELLES MARGES DE MANŒUVRE À L'ENSEMBLE DES SECTEURS DE LA CULTURE ET DES MÉDIAS.

● Les chiffres clés

- ■ **+5,3 %** de moyens d'action supplémentaires par rapport à 2009 en faveur de l'ensemble des secteurs culture et communication (433 M€)
- ■ **+5,8 %** de progression des crédits en faveur du cinéma et de l'audiovisuel
- ■ **+2,6 %** de progression des ressources de l'audiovisuel public (redevance et budget général)
- ■ **658 M€** de crédits budgétaires en faveur du spectacle vivant, intégrant la dotation exceptionnelle de 15 M€ allouée en 2009 pour accompagner les Entretiens de Valois
- ■ **+3,9 %** de progression des crédits de la mission Culture par rapport à 2009
- ■ **+51 %** de progression des moyens en faveur de la presse
- ■ **+73 M€** de progression des crédits en faveur des DRAC (+9,7%)
- ■ **+2,7 %** de progression des crédits alloués au fonds de soutien à l'expression radiophonique locale
- ■ **+6,1 %** de progression des moyens de l'audiovisuel extérieur de la France

EN cinquante ans, depuis la création du ministère de la Culture, la société n'a pas cessé de changer. Il est de ma responsabilité de bien saisir la nature et la portée de ces évolutions. C'est pour cela que mon premier geste a consisté à réexplorer les univers de la culture et de la communication, pour prendre la mesure de tout ce qui se fait en France, pour en mieux discerner les succès, pour en constater aussi les lacunes, les blocages et les retards éventuels. Consulter, écouter, réfléchir, je l'ai fait parce que je pense souvent à la phrase d'Henri Bergson : « *Agir en homme de pensée, penser en homme d'action* ». A partir de là, j'ai défini trois principes, qui seront aussi mes priorités :

> d'abord, promouvoir ce que j'appelle la « culture sociale », c'est-à-dire une culture ancrée dans la réalité sociale de notre pays, sans aucune exclusive et, par conséquent, capable de prendre en compte le caractère résolument multiculturel de la société française, ainsi que l'apport de l'outre-mer ;

> ensuite, relever le défi de la transmission : ce principe doit gagner du terrain pas à pas, notamment grâce à ce nouveau levier que doit être l'éducation artistique et culturelle à l'école ;

> enfin, la transmission d'aujourd'hui et de demain sera numérique ou ne sera pas. La révolution numérique provoque une mutation profonde dans les modes de production et de diffusion de l'art et de la culture, mais aussi dans les pratiques. L'extraordinaire profusion de contenus qui circulent sur les réseaux constitue une chance, mais présente aussi des risques de nouvelles fractures culturelles.

Afin d'atteindre ses objectifs, le ministère verra ses crédits augmentés de 5,3 % pour atteindre 8,66 milliards d'euros. Ce budget est excellent. Il permettra de conjuguer, en 2010, l'action, la réforme et les moyens de tracer des perspectives nouvelles. Sa progression touchera l'ensemble des secteurs : patrimoines, création, transmission, audiovisuel public, cinéma et, bien sûr, la presse. Au total, ce ne sont pas moins de 433 millions d'euros supplémentaires qui seront mobilisés.

EN augmentation de 10,7 %, le budget du programme Patrimoines autorisera une très large réévaluation des crédits destinés à enrayer la dégradation générale des monuments historiques mais aussi à mieux protéger nos quartiers et paysages remarquables. Autre enjeu essentiel : l'éducation artistique et



© Farida Bréchemier

culturelle et l'enseignement supérieur « culture » (+2,1 %), dont le renforcement participera d'une politique globale de partage des richesses artistiques de notre pays. De plus, il n'y aura pas de baisse des crédits consacrés à la création et plus spécifiquement au spectacle vivant dont le budget sera de 658 millions d'euros. Les arts plastiques verront quant à eux leurs moyens augmentés de 4,1 %. J'ai voulu inscrire mon action dans un nécessaire rééquilibrage en faveur des territoires. Ainsi, les crédits des DRAC progresseront fortement à hauteur de 9,7 % (+73 millions d'euros). Mon action de soutien concernera tout au-tant le cinéma et la création audiovisuelle. Ainsi, l'aide à la production audiovisuelle progressera de + 10 millions d'euros et le chantier de numérisation des salles de cinéma d'autant (+ 10 millions d'euros).

J'AI souhaité de même qu'après l'audacieuse réforme de la télévision publique qui a libéré France Télévisions de la pression de l'audience commerciale et lui a donné les moyens de son ambition éditoriale, l'audiovisuel public puisse engager de nouveaux chantiers, notamment numériques. Il bénéficiera d'une augmentation de ses crédits de +2,6 %. Cet effort portera de même sur l'audiovisuel extérieur dont la réforme avance avec efficacité. Elle verra ses moyens progresser de 6,1 %. La presse écrite doit, quant à elle, affronter de fortes mutations, notamment celle que lui impose la révolution numérique. Elle s'est engagée dans des réformes structurelles. Pour l'y aider le projet de loi de finances conforte à leur plus haut niveau historique les crédits consacrés à la presse avec un budget total de 419,3 millions d'euros. L'Etat attend un retour sur cet investissement qui doit se traduire par une refondation profonde du modèle économique du secteur.


 T E M P S
 F O R T

Actualités

Le temps fort : Budget 2010 : des moyens en nette progression
 p.2

Culture : Les 40 ans des Archives du film du CNC
 p.4

Médias : France Musique, l'antenne aux mille concerts
 p.6

Régions : Avec « Evento », Bordeaux est une fête
 p.8

Monde : Sophie Calle internationale
 p.10

Dossier
 Création : l'art contemporain en effervescence
 p.12

Magazine

Focus : Hervé Gaymard, un plaidoyer pour le livre
 p.16

Grand angle : Comment les « Beaux-Arts » ont été un foyer de création artistique
 p.18

Premiers pas : Stéphane Braunschweig, première saison à La Colline
 p.20

Portrait : William Christie, Allegro molto vivace
 p.22

Directeur de la publication : Pierre Hanotaux

Chef du département de l'information et de la communication : Paul Rechter

Rédacteur en chef : Paul-Henri Doro, stagiaire : Marion Debillon

Comité de rédaction : Christine André, Florence Barreto, Jacques Bordet, Emmanuel Boutier, Delphine Buresi, Isabelle Calvi, Manuel Candré, Marc-Antoine Chaumien, Pauline Décot, Xavier Froment, Marie-Christine Hergott, Philippe-Denis Fée, Odile Lefranc, Sylvie Perruchon

Conception graphique / maquette : Emmanuel Boutier

Impression : Daneels. N° de commission paritaire : 1290 AD, nouvelle série, Tirage : 35 000 exemplaires, 0,30 € le numéro

Abonnement sur demande écrite : DIC, ministère de la Culture et de la Communication 3, rue de Valois, 75033 Paris Cedex 01 / Fax : 01 40 15 81 72 / www.culture.gouv.fr

Un espace d'information : le Point Culture, est ouvert du lundi au vendredi, de 9h à 19h, au ministère 182, rue Saint Honoré, 75001 Paris

COLLECTIONS

Les 40 ans des Archives françaises du film du CNC

THE DECIDING KISS

■ de Tod Browning (1918)



LES ARCHIVES FRANÇAISES DU FILM C'EST...

- Près de 100 000 films qui sont conservés
- Un million de boîtes de films conservé sur les sites de Bois d'Arcy et de Saint-Cyr, dont un tiers sur support nitrate
- Une veille technologique et l'élaboration de programmes de recherche pour la conservation des films
- Environ 2 000 titres de films enrichissent les collections chaque année.
- Deux sites de consultation pour le public (Bois d'Arcy et Bibliothèque nationale de France)
- Un site internet qui comprend notamment une base de données où sont référencées les notices documentaires des films conservés
- www.cnc-aff.fr

VÉRITABLE « mémoire » du cinéma mondial, les Archives françaises du film du CNC, bien que peu connues du grand public, assurent des missions essentielles de conservation, de sauvegarde, de restauration et de valorisation du patrimoine cinématographique. Jusqu'au 28 octobre, elles fêtent leur anniversaire à la Cinémathèque française. Retour sur une institution indispensable.

Patrimoine. Leur création remonte à André Malraux. En 1969, alors qu'il est ministre des Affaires Culturelles, il décide de confier aux Archives françaises du film, via le CNC, une large mission patrimoniale concernant le support cinématographique. Les Archives du film sont nées. Elles s'installent sur le site de Bois d'Arcy dans les Yvelines. Au sein de l'enceinte historique, la construction de bâtiments répondant à des normes strictes tenant compte de la dangerosité du support en nitrate de cellulose, dont l'utilisation fut interdite à partir des années cinquante, permit d'optimiser les conditions de conservation des films. Les collections

de films anciens et récents se sont alors enrichies de façon conséquente. Aux dépôts volontaires s'est ajouté le dépôt légal des œuvres cinématographiques, en vigueur à partir de 1977 et pris en charge par le CNC en 1992. En 1990, Jack Lang alors ministre de la Culture et de la Communication annonce à Bois-d'Arcy, en présence de Martin Scorsese, un Plan pluriannuel de sauvegarde et de restauration des films anciens. Des moyens accrus furent ainsi concédés afin d'accélérer l'inventaire, la restauration et le transfert des films sur un support stable, la pellicule polyester. La mise en œuvre du plan a permis de sauver plus de 15 000 films. Aujourd'hui, les collections des Archives françaises du film sont constituées de près de 100 000 titres, et composées à parts égales de films de fiction de longs et courts métrages (dont plus de 50 % sont français), et de films documentaires dont 90 % appartiennent au patrimoine national.

Programmation. La programmation accueillie par la Cinémathèque française jusqu'au 28 octobre a été conçue grâce aux suggestions des agents des Archives françaises du film qui contribuent à la conservation du patrimoine cinématographique. Les films proposés ont permis de créer un parcours à travers les époques, les genres, les lieux du cinéma qui donneront à voir aux spectateurs des films très connus pour certains, oubliés, voire considérés comme perdus, pour d'autres, mais qui tous, en leur temps, rencontrèrent les faveurs du public. En ouverture, le 7 octobre, a été projeté le film longtemps réputé perdu de Tod Browning, *The Deciding Kiss* (*La Fille adoptive*, 1918). D'autres temps forts suivant, parmi lesquels la présentation, le 15 octobre, en collaboration avec Gaumont, de la restauration de *L'Homme du large* (1920) de Marcel L'Herbier, orchestrée par Antoine Duhamel ; celle, le 21 octobre, d'un film expérimental et silencieux, *Unheimlich I - Dialogue secret* (1977) de Maria Klonaris et Katerina Thomadaki, restauré avec la contribution de la Fondation Costopoulos ; enfin, le 24 octobre, la première restauration fidèle au montage originel du *Joli mai* (1963) de Chris Marker et Pierre Lhomme. Un livre, édité par le CNC, accompagne cette programmation, retraçant l'histoire des Archives françaises du film et présentant différents parcours constitués à travers les collections (édition CNC, 29 euros).

Marc-Antoine Chaumien

À noter

CYCLE

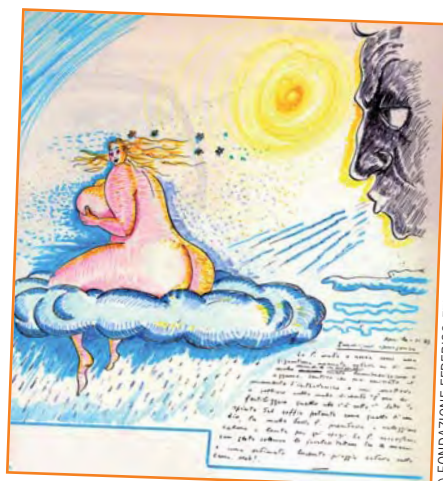
Métiers d'art en scène au Palais Royal

■ Après de très nombreuses expositions consacrées à la mode – on se souvient de Dries van Noten, Maurizio Galante ou Franck Sorbier – le ministère la Culture et de la Communication consacre aujourd'hui un cycle aux différents métiers d'art. En septembre, il a accueilli les collections enchantées du Centre national du costume de scène, qui rassemble des fonds venus de la l'Opéra national de Paris, de la Comédie-Française et de la Bibliothèque nationale de France. Une manière de se mettre dans le bain des costumiers, plumassiers et autres brodeurs. Puis, jusqu'au 17 octobre, le ministère de la Culture présente une exposition consacrée à... la petite robe noire. « *Intemporelle et multifonctionnelle*, commente Didier Grumbach, président de la Fédération française de la couture, *elle est à la Parisienne ce que le jean est à l'Américaine* ». Tout un programme... Quel est le point commun à toutes ces expositions ? Les métiers d'art. Avec quelque 217 métiers représentant 19 secteurs et 30 000 artisans (rien de moins !), cette activité constitue un pan important des savoir-faire français. « *Restaurer, reproduire, réparer et créer les objets d'art* », telles sont, selon, Etienne Vatelot, luthier et président d'honneur du Conseil des métiers d'art, les activités propres à ces métiers. Entre savoir-faire s'exception et gestes immémoriaux, les métiers d'art méritaient bien un grand coup de projecteur. Entre le 21 octobre et le 3 décembre, un cycle d'expositions leur sera consacré, toujours au Palais Royal : « Mobilier et céramique ». Côté mobilier, l'exposition présentera notamment des pièces du trop méconnu Atelier de recherche et de création (ARC) du Mobilier national, apparu en 1964. Destinée à promouvoir le design contemporain dans les bâtiments officiels, cette institution présentera des pièces de Matali Crasset, des frères Bouroullec ou de Sylvain Dubuisson. Côté céramique, la Manufacture nationale de Sèvres, qui fait appel, elle aussi, à des artistes contemporains pour concevoir des créations, exposera une jatte de Paul-Armand Gette, des bijoux d'Annabelle d'Huart, un vase de Pascal Convert ou des assiettes, bols et soucoupes signés Philippe Favier. Pour accompagner ces deux dernières expositions, la photographe Sophie Zénon – auteur de passionnants travaux sur la transmission, le patrimoine culturel, le geste et le savoir-faire – présentera 50 photographies sur tous les métiers d'art qu'elle a pu observer tant à Sèvres qu'au Mobilier national. Un splendide contrepoint.

- www.culture.gouv.fr
- www.manufacturedesevres.culture.gouv.fr
- www.mobiliernational.culture.gouv.fr
- www.cncs.fr et www.sophiezenon.fr

LIVRE DES RÊVES

■ Rêve du 1^{er} avril 1975,
un dessin de Federico
Fellini



© FONDAZIONE FEDERICO FELLINI, RIMINI

FELLINI AU JEU DE PAUME

■ Ses films, bien entendu, mais pas seulement. Tout – vraiment tout – ce à quoi il a touché ne pouvait que devenir irrésistiblement fellinien. Les vagues esquisses jetées sur un bout de nappe, les matériaux pouvant servir à un futur film, ses extraordinaires dessins de rêve qu'il a restitués scrupuleusement tout au long de sa vie, les photographies de tournage d'une beauté à couper le souffle. Ses caricatures, les archives diverses concernant sa vie son œuvre, les extraits inédits exhumés des cartons et jusqu'à la manière de diriger des figurants, rien n'a échappé à son singulier destin. Explorant l'ensemble de ce corpus foutraque, Sam Stourdé en a tiré l'exposition du Jeu de Paume. Le but de cette « Grande Parade », qui se tient entre le 20 octobre et le 17 janvier ? « Constituer une sorte de laboratoire visuel ». « Articulé autour de quelques thèmes, explique le commissaire, comme *Fellini et les femmes* ou *Fellini et son travail*, l'exposition interroge le xx^e siècle qui fut celui du cinéma mais aussi de la presse, de la télévision, de la publicité ». Pour compléter cet automne consacré au réalisateur italien, la Cinémathèque française présentera une intégrale de ses films du 21 octobre au 10 décembre et l'Institut italien organisera une rencontre autour de la publication de *Fellini Romance* par Jean-Paul Manganaro (POL).

■ www.jeudepaume.org, www.cinematheque.fr et www.iicparigi.esteri.it

SALON

Art en Capital au Grand Palais

Du 3 au 9 novembre

■ Sans remonter au xviii^e siècle, les Salons ont joué, depuis le xix^e siècle, un rôle majeur dans l'histoire de l'art : du *Radeau de la Méduse* de Géricault à *Olympia* de Manet, on n'en finirait plus de dérouler la liste des travaux qui y ont été exposés, refusés ou qui firent scandale. Car l'histoire des Salons est également une histoire mouvementée : de scissions en ruptures, et de refus en excommunications, ils ont, de tout temps, été l'objet d'une véritable passion française. Organisé aujourd'hui par cinq institutions historiques – le salon des Artistes français, le salon de la Nationale des beaux-arts, le salon des Indépendants, le salon Comparaisons et le salon du Dessin et de la peinture à l'eau – « Art en capital » constitue désormais un grand rendez-vous culturel, permettant au public de découvrir les œuvres de plus de deux mille artistes, français et étrangers. La formule fondatrice reste inchangée : celle d'une exposition organisée par les artistes eux-mêmes. Et l'identité de chaque salon reste fortement marquée. A découvrir.

■ www.grandpalais.fr
www.aec.artistes-francais.com

PHOTOGRAPHIE

Instants de lecture captés à l'hôpital

■ Rien d'impossible pour le photographe Eric Garault : son objectif traverse l'hôpital de part en part pour, délicatement, capter des instants de lecture. Résultat : des images fortes, captées au fil des rencontres avec les malades, familles de malades et professionnels de santé. « *L'activité soutenue du personnel contraste avec le calme du lecteur, souligne-t-il. C'est à cet entre-deux et dans le silence de la lecture, que je me suis accroché pour réaliser ces images* ». Une exposition qui reflète la vitalité du réseau des médiathèques de l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris, organisatrices, chaque année, de nombreuses rencontres littéraires et artistiques (200 en 2008 !). L'exposition itinérante « Lire à l'hôpital : les médiathèques de l'AP-HP » commence le 8 octobre à l'hôpital Robert-Debré avec le colloque « La médiathèque : un atout pour l'hôpital ». Un bel exemple de partenariat entre les ministères de la Culture (Bibliothèque publique d'information (BPI) et direction du livre et de la lecture (DLL) et de la Santé.

■ www.lewebzine.aphp.fr (rubrique Découverte du Memento)

RENAISSANCE DU DÉSERT DE RETZ

■ C'est une affaire d'époque autant que de lieu : au xvii^e, puis au xviii^e siècles – âges d'or de ce qu'on appelait alors des « déserts » – on avait conçu ces lieux où l'on pouvait aisément se retirer, vivre à sa guise, sans les contraintes de la vie de cour. Ce fut le cas des jansénistes, qui s'éloignèrent du monde vers le désert de Port-Royal. Ce fut aussi le cas d'une certaine société des Lumières qui, pour de tout autres raisons, préféra les charmes d'une vie plus simple, tournée vers la nature. C'est dans ce but que François de Monville acheta, en 1774, ce qui allait devenir le Désert de Retz, près de Marly. Aujourd'hui, la ville de Chambourcy vient de restaurer et de l'ouvrir au public, après qu'il eut été classé monument historique en 1941. Et c'est un émerveillement : petites fabriques, circuits de promenades, jardin anglo-chinois constituent autant de parcours variés pour le visiteur du XXI^e siècle. Un cadre idéal où l'on peut laisser divaguer ses pensées selon son bon plaisir.

■ www.chambourcy.fr

LE FUTUR CENTRE DE CONSERVATION ET DE RESTAURATION À CERGY-PONTOISE

■ C'est le site de Cergy-Pontoise qui a été retenu pour accueillir le futur Centre national de conservation, de restauration et de recherches patrimoniales en Ile-de-France. L'accessibilité, la facilité de construction des espaces nécessaires et l'implication, dans un cadre partenarial, des collectivités concernées, afin de pouvoir conférer à cet équipement, au-delà de sa vocation culturelle, un rôle structurant en matière éducative et sociale, ont été déterminantes dans la sélection de Cergy-Pontoise. Rappelons que l'exigence de mise en sécurité des collections des grands musées parisiens des bords de Seine est à l'origine de cet établissement unique en Europe. Il offrira l'opportunité de rassembler en un seul lieu des œuvres exceptionnelles.

■ www.culture.gouv.fr

CITÉ DE LA MUSIQUE

Miles ou le jazz majuscule



Du 16 octobre au 17 janvier, la Cité de la musique rend hommage au trompettiste qui révolutionna plusieurs fois le jazz.

Légende. Ressusciter Miles (1926-1991) ? Ce projet ne relève-t-il pas de la gageure, tant les enregistrements du génial compositeur – de *Kind of Blue* (1959) à *In the Silent way* (1969) et de *Miles Smiles* (1966) à *Tutu* (1986) – font désormais partie du domaine public ?

Tant ce qui appartient à sa vie est indissociable de sa légende (et vice versa) ? Ses formations successives, minimales et minérales ? La liste des *sidemen* qui l'ont entouré, devenus rien de moins que quelques-uns des plus grands solistes du xx^e siècle ? Sa manière de faire prendre au jazz tous les tournants décisifs, ceux du *cool jazz*, du *free jazz* ou du *jazz fusion* ? Son tempérament ombrageux, marqué par la ségrégation raciale ? Son goût du luxe ? Ses costumes somptueux ? Ses allures de dandy magnifique et paradoxal ? Son magistral laconisme musical, enfin, lui qui expliquait que « *la véritable musique est le silence, les notes ne faisant qu'encastrer ce silence* » ?

Dispositif. Pourtant, ce défi, la Cité de la Musique l'a relevé. « *D'abord, en faisant entendre les aspects les plus marquants de son œuvre, grâce à un dispositif original, celui des « sourdines », qui ménagent des moments d'écoute, détaille le commissaire de l'exposition, Vincent Bessières. Ensuite, en présentant des pièces significatives de son parcours. C'est notamment en menant aux États-Unis une véritable chasse au trésor parmi les caisses et cartons restés scellés depuis le décès du musicien, qu'ont pu être exhumés de nombreux objets montrés pour la première fois : manuscrits originaux, costumes, effets personnels, films rares, documents de travail et, enfin, un grand nombre de trompettes lui ayant appartenu* ». Résultat ? Une exposition présentant autant de « *directions of music* » qu'il y a de Miles.

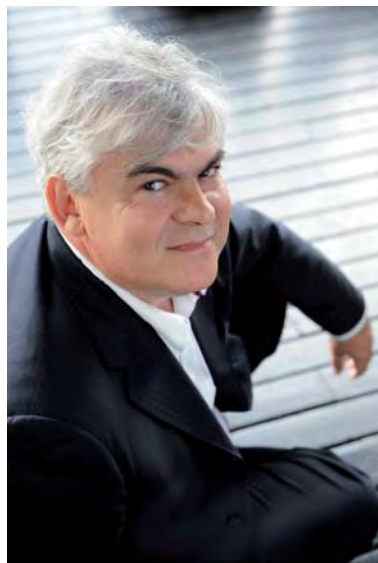
Paul-Henri Doro

■ www.citedelamusique.fr

RADIO

France Musique, l'antenne aux mille concerts

TROUVER un point d'équilibre entre la musique et les discours, c'est le grand défi posé en cette rentrée par Marc-Olivier Dupin, directeur de France Musique, récemment nommé à la tête de la musique de Radio France. Entretien.



© CHRISTOPHE ABRAMOWITZ

MARC-OLIVIER DUPIN

■ Altiste et chef d'orchestre de formation, compositeur de métier, Marc-Olivier Dupin assure la direction de France Musique depuis mars 2008 et la direction de la musique de Radio France depuis septembre 2009. Celle-ci coiffe les quatre formations musicales de la maison (Orchestre national de France, Philharmonique, Chœur et Maîtrise de Radio France) et constitue l'un des principaux producteurs de musique classique en Europe.

■ www.francemusique.fr

Pourquoi vouloir plus de musique sur France Musique ?

La grande question qui sous-tend la programmation d'une antenne comme France Musique, c'est l'adéquation entre le temps de parole et la musique. Ce n'est donc pas que « ça parle » trop sur notre antenne. Quand on écoute France Musique, on a envie de découvrir l'univers musical dans son ensemble. Pour nous, il s'agit de trouver un point d'équilibre entre la musique et les discours sur la musique. Cela n'empêche pas que l'on puisse aussi bien proposer des émissions de sensibilisation musicale que des émissions beaucoup plus « pointues ». L'enjeu est d'être en harmonie avec le rythme biologique des auditeurs.

Qu'entendez-vous par là ?

Par exemple, on sait que les moments d'apprentissage sont plus importants le matin. Après la matinale, on proposera donc des émissions plus pédagogiques qui explorent une œuvre dans les moindres recoins, comme le *Matin des musiciens*. Parallèlement, nous développerons les données

associées sur le site de France Musique pour les auditeurs qui souhaiteraient approfondir leurs connaissances d'une œuvre. C'est un des moyens d'alléger l'antenne en données techniques parfois « austères et bavardes », comme on a pu le dire, tout en demeurant exigeant sur les aspects scientifiques et pédagogiques de la chaîne.

Quelles nouveautés dans la grille de rentrée ?

La grille avait déjà beaucoup changé l'année dernière. J'ai voulu, pour cette rentrée, qu'elle soit encore plus accessible, plus simple, plus régulière. En un mot : plus « lisible ». On a mis en place des soirées thématiques facilement repérables : la soirée du samedi sera consacrée à l'opéra, celle du dimanche aux arcanes du rock. Il y aura également les *Lundis de la contemporaine*... J'ai voulu aussi que la grille soit encore plus centrée sur la musique vivante. Il n'y a rien de plus fort que la magie du direct pour éveiller la sensibilité. Chaque matin, il y aura donc un concert supplémentaire aux deux autres déjà programmés dans la journée...

Chaque année, ce sont environ 1 000 concerts et opéras, avec plus de 200 directs, qui seront donnés à entendre... Comment allez-vous faire ?

L'intégralité des productions « maison » est au premier plan de l'offre radio-phonique. Les orchestres de Radio France sont des orchestres de radio, ce qui permet de programmer davantage de direct, puisque nous faisons nos propres captations de concerts. Dans le domaine de la création contemporaine, Radio France a par ailleurs une fonction très importante. Sa mission de service public est, entre autres, de diffuser des répertoires moins connus. Et, bien sûr, nous continuerons de retransmettre les meilleures manifestations publiques françaises et internationales via l'Union Européenne des Radios. Encore une fois, tout est dans un jeu d'équilibre entre les différents répertoires.

Propos recueillis par Odile Lefranc

À noter

JEU VIDÉO

Un observatoire pour mieux connaître le secteur du jeu vidéo

■ Dresser un inventaire du jeu vidéo, suivre ses évolutions économiques, définir son statut juridique : telles sont quelques-unes des missions que Frédéric Mitterrand entend confier à un Observatoire du jeu vidéo créé sous l'égide du Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) en liaison avec les organisations professionnelles du secteur. Cet organisme va notamment mettre en place une enquête systématique sur l'industrie du jeu vidéo pour connaître le profil des entreprises françaises, savoir ce qu'elles sont en train de produire et déterminer le nombre de leurs salariés. Le but de cette opération ? « *Pouvoir renforcer les conditions de la création, sécuriser les investissements et favoriser la solidité financière de nos entreprises* », a ajouté le ministre de la Culture et de la Communication, en précisant qu'il réfléchissait à amplifier les fonds d'aide au jeu vidéo cofinancé par le ministère de l'Economie et par le CNC.

■ www.culture.gouv.fr et www.cnc.fr

INTERNET

Un fonds exceptionnel sur le cirque numérisé par le MuCEM

■ Les sœurs Vesque – Marthe et Juliette – sont au cirque ce que les sœurs Labeque sont au piano : non des virtuoses du trapèze volant, mais des mémorialistes ; non des artistes du dressage, mais des voltigeuses du croquis sur le vif. Des croqueuses de sauts périlleux, costumes et accessoires, numéros et gestes, par définition éphémères, consignés dans un inventaire graphique de plus de 8 000 dessins, esquisses, croquis et aquarelles représentant la mémoire de notre cirque pendant la première moitié du xx^e siècle. Les anecdotes, Marthe et Juliette les réservaient pour leur Journal manuscrit : une chronique vivante, au ton inédit, des spectacles et de la vie du cirque à Paris et dans sa périphérie de 1902 à 1948. Sans oublier le clou : un livre sur l'histoire du cirque, fantastiquement documenté. Tout cela forme un cas d'ethnographie sauvage et en même temps, heureusement, un fonds officiellement reconnu. Un fonds donné en son temps par Marthe au musée national des arts et traditions populaires et aujourd'hui valorisé, popularisé grâce au plan national de numérisation conduit par le MuCEM, musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée. Le paradis pour tous les amoureux de la Piste.

■ www.culture.gouv.fr/documentation/vesque/accueil.html

DOCUMENTAIRE

Ina : Les 5 sens de la PJ en DVD

■ Si le 6^e sens – l'intuition – est souvent nécessaire pour la résolution d'enquêtes criminelles, on aurait bien tort de ne se fier qu'à lui. Moins prestigieux mais beaucoup plus concrets, les cinq « vrais » sens – l'ouïe, le goût, la vue, le toucher, l'odorat – permettent quant à eux de toucher du doigt les avancées matérielles des grandes affaires. C'est ce que montre un palpitant DVD de l'Institut national de l'audiovisuel (Ina). A partir des archives de l'Ina, Jean-Pierre Vedel revisite les enquêtes criminelles les plus marquantes des cinquante dernières années sous un angle particulier : celui de la police scientifique. Marie Besnard, Pierrot le Fou, l'assassinat du juge Michel, l'enlèvement du baron Empain, le gang des postiches, le petit Gregory, l'affaire Fourniret ou le violeur de l'est parisien, Guy Georges... Les connaît-on si bien ? Pas si sûr. En montrant comment la science peut se faire un précieux auxiliaire de la police judiciaire, cette série documentaire permet de mieux cerner le rôle des progrès techniques – fichier d'empreintes digitales, tests ADN, portrait-robot – dans le traitement des affaires. Au fond, tout cela n'est-il pas qu'une affaire de... flair ?

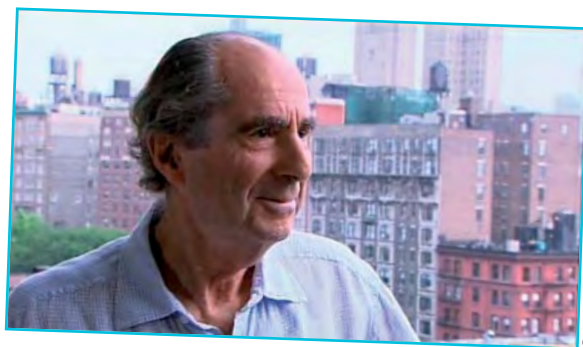
■ A paraître le 7 octobre : *Les 5 sens de la PJ*, éditions Ina, 19,90 euros. www.ina.fr

AUDIOVISUEL

Le « pilote », une étape essentielle de la création audiovisuelle

■ 1889, dans *les entrailles du Moulin* : c'est le titre du « pilote » d'une série télévisée signée Mylène Baradel et David Fréciniaux. Une enquête policière menée dans le Montmartre interlope de la fin du XIX^e siècle par un inspecteur un peu baroque et une danseuse de French Cancan... Ce projet – l'un des dix soutenus en 2009 par le Fonds d'aide à l'innovation audiovisuelle du Centre national du cinéma et de l'image animée (la nouvelle appellation du CNC) – a fait l'objet d'une initiative inédite : il a été lu en direct au Festival de la fiction TV, qui s'est terminé le 20 septembre à La Rochelle. Exactement dans l'état où Macha Makeieff et le comité d'experts du Fonds d'innovation audiovisuelle l'ont découvert : brut. Le but d'une telle opération ? Porter à la connaissance du public – la lecture a fait l'objet d'une captation qui sera diffusée le 24 octobre dans l'émission « Drôles de drames » sur France Culture – une étape de travail qui n'est que la première marche vers le scénario finalisé, mais qui permet d'appréhender concrètement les questions qui se posent lors de l'écriture d'un projet créatif. Rappelons que le Fonds a pour objectif de favoriser de nouvelles écritures et de nouveaux talents.

■ www.cnc.fr



© ROSEBUD PRODUCTION

PHILIP ROTH REÇOIT LA GRANDE LIBRAIRIE À NEW YORK

■ 1^{re} diffusion : le 8 octobre 2009 à 20h35.

PHILIP ROTH À LA GRANDE LIBRAIRIE

■ *Exit le fantôme* ? Certainement pas, à en juger par la verve noire dont il fait preuve dans son dernier roman, qui vient de paraître chez Gallimard. Mais, si l'on considère la rareté de ses apparitions dans les médias, on se dit que oui, décidément, Philip Roth mérite bien cette qualification de fantôme. Un fantôme paradoxal, certes. Que l'on découvre détendu devant les caméras de France 5 au cours de l'entretien exceptionnel qu'il a accordé au journaliste François Busnel. Il qualifie son dernier opus de « très sombre, très désespéré », dit avoir perdu « l'exubérance comique » de ses livres de jeunesse, écarte l'idée de biographie – « c'est très délicat pour un biographe de faire le lien entre la vie et l'œuvre » – et avoue avoir peur de la mort. Souvent rétif face aux interrogations du journaliste français, qui revient sur les grands thèmes de son œuvre – l'Amérique, le sexe, l'écriture – l'écrivain répond par une pirouette : « *Ce sont des questions que je n'aime pas, mais vous venez de loin, alors...* » Le résultat est passionnant : de *Goodbye Columbus* à *Exit le fantôme*, en passant par ces chefs d'œuvre que sont *Portnoy et son complexe* et la *Contrevie* (Folio), ce numéro exceptionnel de *La Grande Librairie* permettra de retrouver la grande littérature à la télévision.

■ www.france5.fr



© PATRICK CHAUVEL



© PATRICK CHAUVEL

PATRICK CHAUVEL

■ En haut : des soldats libanais chrétiens à Beyrouth en 1978. En bas : Le Sacré-Coeur, Paris ; photomontage

CORRESPONDANTS DE GUERRE À BAYEUX

■ A deux pas du Sacré-Cœur, la guerre fait rage sur la colline de Montmartre. Bien sûr, cette image n'est pas authentique. Le photoreporter Patrick Chauvel l'a recomposée en partant de ses véritables clichés, pris depuis trente-cinq ans lors des plus grands conflits mondiaux. Il a simplement « transposé » le contexte : et si la guerre était à Paris, Bayeux ou Deauville ? Le but de cette exposition-phare, qui se tient jusqu'au 1^{er} novembre pendant le prix Bayeux-Cavados, est de nous faire réagir. « *Des photos qui permettent de faire vivre un court instant ce que ressentent les autres pour mieux comprendre* », commente celui qui a « fait » le Vietnam, le Cambodge, le Liban, le Salvador, l'Afghanistan, l'Irak ou la Tchétchénie. Outre ce volet expositions, qui permettra de découvrir le Congo, le Kenya ou l'Irak sous un angle inédit, on retrouvera aussi, entre le 5 et le 10 octobre, la compétition officielle, accompagnée des échanges avec le public qui sont la force de cette manifestation.

■ www.prixbayeux.org

INTERNET

« Histoire des arts », un outil au service des enseignants



© NICOLAS FAVERNIER/REIA

A l'heure où l'histoire des arts fait son entrée au collège, il était particulièrement important de doter les établissements d'enseignement de ressources en ligne sur le sujet. Ce sera chose faite début novembre avec un site réalisé par le ministère de la Culture et de la Communication.

Portail. Héraclès dans tous ses états, la gastronomie médiévale, Auguste Perret, *Le Roi Lear*, la Samba ou les céramiques chinoises,

telles sont les premières ressources culturelles qui seront mises à la disposition du public le 5 novembre. Réalisées par le Louvre, la Bibliothèque nationale de France, la Cité de l'architecture et du patrimoine, l'Odéon, l'INA et le musée Guimet, elles seront désormais réunies sur un site unique réalisé par le ministère de la Culture : Histoiredesarts.culture.fr. Ce nouvel outil documentaire, appelé à devenir un outil de référence pour l'ensemble de la communauté éducative, repose sur l'expertise du ministère et de ses établissements. Comprenant déjà 3 000 notices, il offre des ressources disponibles indexées en croisant les trois piliers du programme de l'éducation artistique : domaines artistiques, périodes et thématiques.

Développement. Dès 2010, le portail des arts sera étendu aux données en provenance des réseaux régionaux. Il permettra des connexions avec le moteur de recherche « Collections » sur Culture.fr. Le caractère innovant de ce travail s'inscrit dans la démarche qui guide les grands projets de numérisation entrepris dans le cadre national et européen. Globalement, ce site augmente la visibilité du patrimoine des arts et de la culture en France. Il remplit la double mission de démocratisation culturelle et de transmission des savoirs.

Philippe-Denis Fée

■ www.histoiredesarts.culture.fr et www.culture.fr onglet « collections »

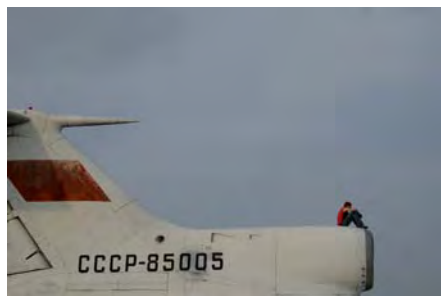
AQUITAINE

Avec Evento, Bordeaux est une fête

Du nouveau à Bordeaux. Du 9 au 18 octobre, l'artiste et architecte Didier Faustino orchestre la première édition d'une exposition urbaine en mouvement : « Evento ». Elle présente une vingtaine de projets internationaux inédits. Panorama.

L'Intime Collectif. Qu'est-ce qui se cache derrière cette expression volontiers paradoxale, thème de la première édition d'« Evento » ? Pour le philosophe et écrivain Bruce Bégout, elle signifie que « *la ville est au croisement entre la vie personnelle et l'implication sociale, le privé et le public, le subjectif et le tangible* ».

« *La ville pour tous est aussi la ville de chacun* », ajoute Didier Faustino, commissaire général. Qu'en pensent les artistes invités ? Venus des quatre coins du monde, les créateurs ont imaginé des solutions inattendues. L'Ukrainienne Kristina Solomoukha s'immisce dans l'espace public et surprend le visiteur, en détournant le mobilier urbain de ses fonctions. La Française Dominique Gonzalez-Foerster, exposée en 2009 à la Tate Modern, a réalisé un « *film d'attraction* », projeté sur un écran monu-



COLLECTIF BERLIN

■ *Moscow Holocausten 4*

© Berlin Coproduction TnBA
accueillie par Evento2009 et le TnBA

mental, qui mêle un univers à la fois forain et urbain, à partir d'extraits de longs métrages et de documentaires.

Quant à la commande publique passée au jeune artiste Nicolas Milhé, elle consiste dans une enseigne lumineuse monumentale où est inscrit un seul mot : REPUBLICA. Interrogation sur le sens du mot « république » – entre la « chose publique » de l'étymologie et une conception plus abstraite d'organisation de la cité – cette œuvre politique au sens fort du terme variera selon l'endroit où elle sera installée : à portée de mains sur la place des Quinconces, elle s'éloignera du commun des mortels en étant placée sur le silo à blé du grand bassin à 40 mètres de hauteur.

Logique d'échange. Comme des « *blind dates urbains* », les œuvres présentées, « *furtives et insaisissables* », partent à la rencontre des Bordelais et des visiteurs. « *Redonner chair à la ville* », c'est notamment l'ambition de l'américain Oscar Tuazon. Derrière sa structure discrète et quasi invisible, créée en collaboration avec l'École des Beaux-Arts de Bordeaux pour le chapiteau du festival, se cache en réalité une réelle sculpture sociale, un lieu à part, un espace de sociabilité et de convivialité. De même, le Japonais Tadashi Kawamata dresse une passerelle de bois, *Foot Path*, reliant la Garonne à la place des Quinconces. Une œuvre éphémère emblématique, qui offre une perspective inédite sur la ville.

Bordeaux est une fête. Et puis, autre dimension de la manifestation, « Evento » c'est aussi la fête. Entièrement gratuit, « Evento » est également un temps de partage musical, autour de concerts d'artistes de cultures et expressions musicales variées. Les lieux culturels emblématiques de la ville s'associent à l'aventure : l'Opéra national s'ouvre pour dix jours à la création angolaise. L'entrepôt Lainé accueille une exposition consacrée à la question du folklore. Enfin, la réflexion sera présente avec des philosophes, écrivains, sociologues et géographes, organisés par les commissaires contributeurs Bruce Bégout, Claudia Martinho, chercheuse et architecte, et Marcin Szczelina, critique d'architecture polonaise. « *La ville-mouvante doit s'imposer à la ville-passante* », conclut le commissaire général.

Marion Debillon

■ <http://evento2009.org/site/fr/>

À noter

PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR

Un colloque sur l'archéologie

■ Les récentes découvertes faites dans le lit du Rhône – le buste de César et une tête de Mars l'ont propulsée sur les devants de la scène médiatique. Pourtant, l'archéologie subaquatique est une discipline encore jeune, puisque le décret qui l'organise officiellement, signé Malraux, date de 1959.

L'archéologie des rivages est l'une des branches nouvelles de l'archéologie, et elle couvre le même champ : de l'origine de l'homme jusqu'à la Seconde guerre mondiale. Elle rassemble l'archéologie sous les eaux – rivières et océans –, l'archéologie sous la terre, mais aussi l'archéologie de paysage et les « monuments d'élévation » – comme les villas maritimes romaines ou les vestiges de la première cathédrale d'Arles. Élément essentiel de la discipline : le « trait de côte » ou ligne de rivage, variable en longueur et hauteur, en prise avec des thèmes forts de l'actualité comme l'histoire du climat et la remontée du niveau de la mer. En chiffres, l'archéologie des rivages, c'est plus de 30 000 sites terrestres, plus de 1000 épaves repérées, plus d'un millier de publications. A Arles du 28 au 30 octobre, un colloque fait la lumière sur « L'archéologie des rivages méditerranéens : 50 ans de recherche ». Bien plus qu'un inventaire, cette rencontre entre acteurs professionnels (300 chercheurs travaillant dans notre espace régional), bénévoles intervenant dans le champ de la recherche programmée et de l'archéologie préventive et grand public, se veut une occasion de synergies, de propositions scientifiques d'avenir et d'ouverture sur les autres pays du pourtour méditerranéen. Un formidable passeport pour le musée départemental de l'Arles antique, qui inaugure sa nouvelle exposition « Arles, le Rhône pour mémoire » (à partir du 30 octobre).

■ Colloque à l'initiative des DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur, Languedoc-Roussillon, Corse et du département des recherches archéologiques sous-marines et subaquatiques. www.50ans.culture.fr

LORRAINE

Deux historiens de Jeanne d'Arc

Jusqu'au 31 octobre

■ Ils s'appellent Charles du Lys et Jean Hordal.

Ce sont des historiens de Jeanne d'Arc au ^{xvi}e siècle – et, accessoirement, ce sont deux de ses lointains petits-neveux. En 2008, les Archives départementales des Vosges ont acquis, avec le soutien de la direction des Archives de France, un ensemble exceptionnel de 18 documents originaux du ^{xvi}e siècle. Ce sont ces documents qui sont présentés en partenariat avec les Archives départementales des Vosges dans une exposition qui se tient jusqu'au 31 octobre à Domrémy, au centre Visages de Jehanne.

A ne pas manquer

■ www.vosges-archives.com/jeanneDArc.html

NORD-PAS-DE-CALAIS

Le grand récit de Peter Klasen

A partir du 3 octobre, à Dunkerque et à Lille

■ De larges stries, de violentes déchirures, des frottements de matière – c'est à travers ce langage plastique reconnaissable entre tous que Peter Klasen présente, depuis cinquante ans, sa vision du monde. Comme autant d'histoires singulières, des récits tour à tour emportés, tourmentés, distancés, où se mêlent des bouches de femmes, des mécanismes aux rouages complexes ou des bribes de paysage. Ces remarquables travaux sont présentés lors de la rétrospective consacrée à l'artiste par le Tri Postal, à Lille, jusqu'au 29 novembre. C'est une autre facette du travail de Klasen qui est visible au LAAC, à Dunkerque. Pionnier du mouvement artistique de la Figuration narrative, avec Jacques Monory ou Valerio Adami, l'artiste utilise aussi la photographie pour montrer ce que lui racontent les objets. A partir de 2008, le LAAC – le Lieu d'art et d'action contemporaine de Dunkerque – l'a invité à découvrir le grand port nordiste. Fasciné par la poésie qui se dégage des installations portuaires, il en tire des photographies qui sont autant de portraits mêlés du paysage dunkerquois : grues, écluses, engins, quais côtoient de brèves et intenses échappées vers le ciel ou la mer. Ces histoires ouvrent sur d'autres histoires.

■ www.ville-dunkerque.fr
www.mairie-lille.fr/fr/Culture/tri-postal

PAYS DE LA LOIRE

Un nouveau manifeste Pop ?

Du 18 octobre au 10 janvier, à Nantes

■ Est-ce un remake de *Popisme* (Flammarion), l'ouvrage où Warhol définissait l'état d'esprit de la culture pop ? Plutôt une sorte d'hommage appuyé par lequel Franck Lamy, le commissaire de l'exposition « Popisme, épisode 5 » au Lieu Unique, reconnaît sa dette envers le génial créateur de la série des *Elvis* et le producteur du Velvet Underground, le mythique groupe de rock de Lou Reed et John Cale. « Dans les relations art/musique, explique le commissaire, ce bon vieil Andy n'est jamais très loin ». Raison de plus pour poursuivre avec cet épisode, le cinquième de la série après ceux réalisés depuis 2003 à Annemasse, Vénissieux ou Tours, l'exploration des rapports entre les deux disciplines. Plus une. Puisque c'est à travers les travaux de jeunes vidéastes que l'exposition cherche à sonder ce que peut être « un film musical d'artiste ». Aux manettes, Johanna Billing, Jesper Just, Virginie Le Touze, Marie Losier, Vincent Madame & Fanny Asler, Cécile Paris et Guy Richards Smit permettront de voir et entendre comment un corps ne peut se concevoir sans musique.

■ <http://lelieuunique.com>

STEVEN PARRINO

■ *Untitled*, 1993, Courtesy Art & Public, Geneva



© D.R.

JEAN GENET À FONTEVRAUD

■ « Ce que j'ai aimé avec Jean Genet, explique l'historien Philippe Artières, chercheur au CNRS, c'est que tout le monde pense qu'il a été incarcéré à Fontevraud alors qu'il n'y fut jamais détenu ». Derrière ce paradoxe, se trouve tout entier le projet du « musée éphémère », conçu par les historiens Jacques Delarun et Elisabeth Verry : éclairer l'abbaye de Fontevraud par les personnages illustres qui y ont séjourné, et vice versa. Premier rendez-vous, à partir du 18 octobre : « Jean Genet et la prison ». Ou comment l'auteur de *Miracle de la Rose* et de *Notre-Dame des Fleurs* « habite » aujourd'hui encore durablement la Centrale de Fontevraud sans... y avoir jamais pénétré. Suivront d'autres expositions – une par trimestre – qui permettront d'aller à la rencontre d'autres résidents illustres de l'abbaye, comme Aliénor d'Aquitaine ou Robert d'Arbrissel, son fondateur – et de découvrir une période particulière de l'histoire de l'abbaye et, partant, la vie des anonymes, moniales ou détenus.

■ www.abbaye-fontevraud.com

UN NOUVEAU MUSÉE POUR LA PRÉHISTOIRE

■ Le nom de Grand-Pressigny vous dit quelque chose ? Un village à la pointe sud de la Touraine. La ferme antique de Prisciniacus. Cherchez encore, un peu plus loin dans le temps – disons, cinq mille ans. Vous y êtes. Le « phénomène pressignyien », l'exploitation intensive du silex dit du Grand-Pressigny, la taille de longues lames pouvant atteindre 40 cm (une étonnante performance technique) et de poignards, exportés jusqu'en Suisse et aux Pays-Bas (autre performance) ! Le tout nouveau musée de la préhistoire du Grand-Pressigny signé par l'architecte Bernd Hoge, vient d'ouvrir ses portes le 20 septembre... sous les voûtes Renaissance du château éponyme. Deux visites en une, donc : un « musée de France » très XXI^e siècle dédié à la préhistoire, et un site composé d'une forteresse du XII^e et d'un château du XVI^e. Bienvenue au pays de Louis XI et de Rabelais.

■ www.musee-prehistoire.fr

OLIVIER MOSSET A GRENOBLE

■ Lui, c'est le « M » de BMPT, l'un des mouvements artistiques phares des années 1960. Outre Olivier Mosset, BMPT rassemblait Daniel Buren, Niele Toroni et Michel Parmentier et prônait un art conceptuel. La renommée de Buren ou Toroni a traversé les frontières, mais seuls de trop rares témoins suivent le parcours artistique d'Olivier Mosset (né en 1944). C'est pour pallier cette discrète présence que le Magasin, le Centre national d'art contemporain de Grenoble, a choisi de présenter, du 11 octobre au 3 janvier, un portrait de l'artiste... mais surtout pas par lui-même. Le parti pris de l'exposition est en effet de faire émerger son profil à travers les œuvres d'autres artistes. Pourquoi cet angle ? « Parce qu'entre temps, Olivier Mosset est devenu une figure incontournable de la scène de la création », analyse Yves Aupetitallot, le commissaire de l'exposition. En effet. Entre achats et échanges, entretiens et collaborations, apparaît la figure d'un Olivier Mosset passionné par les créations des autres. Pas tous, bien sûr. Ceux en qui il retrouve une sensibilité voisine de la sienne. De Carl Andre à Andy Warhol, de Christian Marclay à Steven Parrino, de John Armleder à Stéphane Kropf, ils composent un très beau « portrait de l'artiste en motocycliste ».

■ www.magasin-cnac.org

ALSACE

L'Opéra du Rhin, scène européenne



FAIRE de l'Opéra du Rhin un lieu majeur de la scène lyrique européenne : telle est l'ambition du Belge Marc Cléméur, qui succède, à la tête de l'institution alsacienne, au Britannique Nicholas Snowman.

Une ambition européenne. Désormais, on est prié d'entendre Opéra d'Europe quand on parle de l'Opéra national du Rhin. Derrière cette appellation, Marc Cléméur affiche clairement son ambition : faire de l'Opéra un lieu majeur de la scène lyrique européenne. Rien de plus logique pour une maison plurielle s'il en est : située en pleine zone transfrontalière, elle s'étend sur trois villes rhénanes, Strasbourg, Colmar et Mulhouse et accueille un large public germanophone (18%). Comme le souligne Marc Cléméur, « l'Alsace est une terre de rencontres, de croisements, de mixité et de richesse culturelle. » Au chapitre des nouveautés, un sur-titrage bilingue français-allemand accompagnera les spectacles et un système d'autocars le « Rheinoperexpress » facilitera l'acheminement des spectateurs, de Baden-Baden, Karlsruhe, Fribourg et Bâle.

Un projet artistique d'ouverture. Marc Cléméur souhaite étendre « les lignes de sa programmation sur plusieurs saisons ». Au cœur de sa première saison : le répertoire français rarement joué. Ainsi, on pourra entendre *Louise* de Charpentier ou *Platée* de Rameau. En second lieu, un cycle sera consacré au compositeur tchèque Leos Janacek. La programmation d'opéras « jeune public » est aussi une grande ligne de la politique artistique de la maison. « J'ambitionne, confie Marc Cléméur, que Colmar devienne un vrai centre de production d'opéras pour enfants que nous souhaitons faire tourner en France et à l'étranger ».

Odile Lefranc

■ www.operanationaldurhin.eu

GRANDE-BRETAGNE

Sophie Calle internationale



« PRENEZ SOIN DE VOUS »

■ La commissaire, 2007 (détail). Ensemble constitué de 106 photographies, textes, films... © Courtesy Galerie Emmanuel Perrotin, Paris / Miami ; Arndt & Partner, Berlin / Zurich ; Koyanagi, Tokyo ; Gallery Paula Cooper, NY

On se souvient de *Prenez soin de vous*, l'exposition qui avait reçu, en 2007, un accueil triomphal à la biennale de Venise où elle représentait la France. Aujourd'hui, l'exposition de Sophie

Calle est présentée à Salvador, au Brésil, jusqu'au 11 novembre, et à la *Whitechapel Gallery* de Londres, du 16 octobre au 31 janvier. Avant les Pays-Bas en 2010. Un succès international qui ne se dément pas.

Installation. S'en souvient-on ? C'est comme une petite musique. Une mélodie qui vous trotte dans la tête toute la journée. Une sorte de rengaine entêtante, dont on ne parvient pas à se détacher. On ne peut pas ne pas s'en souvenir. Créée pour la première fois à la biennale de Venise, en 2007, l'exposition *Prenez soin de vous*, dont Daniel Buren était le commissaire, s'appuyait sur l'argument suivant :

« *J'ai reçu un mail de rupture, écrivait l'artiste Sophie Calle. Je n'ai pas su répondre. C'était comme s'il ne m'était pas destiné. Il se terminait par les mots : Prenez soin de vous. J'ai pris cette recommandation au pied de la lettre. J'ai demandé à 107 femmes, choisies pour leur métier, d'interpréter la lettre sous un angle professionnel* ». Dans un but très simple, quoique inédit : « *Répondre à ma place* ». Rien de moins. Suivait la présentation des réponses apportées par « *107 femmes* », textes, photos et vidéos à l'appui. De l'assistante sociale à la romancière, de la magicienne à l'agent secret, de la diplomate à la rappeuse, de l'actrice à la diseuse de bonne aventure, et de la chanteuse lyrique à la chasseuse de têtes, chacune d'entre elles analyse, commente, joue, chante ou danse, la manière dont elle aurait réagi si elle avait reçu un tel mail d'adieu. Avec l'autorité que leur confère leurs professions respectives. Et l'artiste, dans tout ça ? Elle est simple spectatrice des protocoles qui se mettent en place. Et – aussi – *deus ex machina* du projet.

Succès. Aujourd'hui, Sophie Calle est de retour. A Londres, cette fois. Après Paris – on se souvient de la mémorable présentation en 2008 à la Bibliothèque nationale de France, salle Labrousse, – Montréal, Bruxelles, Salvador et avant Tilburg aux Pays-Bas, où elle sera présentée du 16 janvier au 16 mai 2010, l'exposition continue de « s'exporter » à travers le monde. Pourquoi un tel succès ? Comme les précédentes œuvres de Sophie Calle, celle-ci joue sur un registre directement autofictionnel – si proche, si loin, en somme, du spectateur. Qui, en effet, n'a jamais vécu semblable expérience, banale autant que douloureuse ? Qui peut se dire exempt des maux de la passion ? D'où un trouble évident : qui est celui qui parle ? Est-ce moi ? Est-ce l'artiste ? Un Russe, un Chinois ou un Indien peuvent, à l'évidence, tout autant qu'un Français, se poser les mêmes questions. Autre raison : l'écrit est au centre du vocabulaire plastique de l'artiste – commentaires, journal intime ou explications qui renchérissent sur l'image. Toujours au bord de la rupture, Sophie Calle, non sans humour, ne retrouve-t-elle pas, dans ce refus du geste artistique, dans cette pauvreté de moyens esthétiques, un lien – une communauté ? – avec son prochain ? Une chose est sûre : dans l'installation particulièrement distanciée de la *Whitechapel Gallery*, l'artiste dépasse le caractère autobiographique pour constituer un monument aux femmes impliquées. Sans rire ?

Paul-Henri Doro

■ www.whitechapelgallery.org et www.anodafrancanobrasil.cultura.gov.br

À noter

ETATS-UNIS

Projet de révolution (numérique) à New York

Jusqu'au 24 octobre

■ Quelle visage la ville aura-t-elle demain ? Sera-t-elle déformée, reformée, recomposée, redessinée ? Et quel type de développement peut-on attendre de nos mégapoles ? Sera-t-elle planifiée, organisée, anarchique ? Ce sont quelques unes des questions posées par une passionnante exposition interactive qui se tient jusqu'au 24 octobre, à New York. Conçue par un collectif d'artistes français baptisé *Visual System (VS)*, elle mettra au premier plan les arts numériques avec le festival « *Crossing the Line* », le festival d'automne du *French Institute - Alliance Française (FIAF)*. « *Le processus créatif de VS permet de rassembler des talents aussi divers que complémentaires. Le résultat est un métissage très spectaculaire entre son, image, design et urbanisme où chaque spectateur peut jouer un rôle et imaginer une nouvelle mégapolis* », explique Tristan de Terves, directeur de la galerie du FIAF. A vous de tester les trois installations de cette *Digital Experience*. Gratuit.

■ www.fiaf.org et www.adigitalexperience.com

ALLEMAGNE

Mucha, un affichiste de la Belle Epoque

Du 9 octobre au 24 janvier, à Munich

■ En 1894, il réalise l'affiche publicitaire de *Gismonda*, la pièce de Victorien Sardou créée avec Sarah Bernhardt au théâtre de la Renaissance. L'actrice, monstre sacré de l'époque, conquise par l'originalité de ce nouveau talent caractéristique de l'Art Nouveau, lui confie l'exclusivité des affiches de ses spectacles pour une durée de six ans. C'est la consécration pour Alfons Mucha (1860-1939). Et pour le style propre à la Belle Epoque, tout en formes courbes et en couleurs chaudes. Une « signature » qui éclatera aux yeux du monde entier lors de l'Exposition universelle de 1900. Retraçant le fabuleux parcours de l'artiste, l'exposition de la *Kunsthalle der Hypo-Kulturstiftung* revient sur la créativité tous azimuts de l'artiste de Moravie, dans l'empire austro-hongrois : dessin, peinture, lithographie, fresques, bijoux Art nouveau, rien n'échappe à son emprise. Parmi les œuvres de l'artiste, un nombre important est conservé au département des estampes et au département des arts du spectacle à la Bibliothèque nationale de France. L'institution parisienne en prête une vingtaine à l'exposition munichoise.

■ www.bnf.fr



© D.R.

D'UN MUR À L'AUTRE

■ Patric Jean, Berlin Ceutat (2008)

Etats généraux du film documentaire de Lussas

PLEINS FEUX SUR LE DOCUMENTAIRE

■ Si certains succès d'audience l'ont popularisé – le plus récent étant le superbe *La Vie moderne* de Raymond Depardon – le film documentaire reste encore trop marginal sur le plan de la diffusion. C'est ce que pointe Estelle Caron, présidente d'Images en bibliothèques, qui pilote le *Mois du film Documentaire* pendant le mois de novembre, en France et à l'étranger : « *La réussite la plus importante du Mois est d'avoir su fédérer un réseau de professionnels de diffusion de l'image* ». C'est aussi l'avis d'Olivier Poivre d'Arvor, qui souligne son « *désir de le faire connaître à l'étranger* ». D'où l'édition du cinquième volume de la collection « *Festival des festivals* », un coffret de 9 DVD choisis dans la sélection des grands festivals documentaires : le FIPA à Biarritz, le Cinéma du Réel au Centre Pompidou, le Festival international du documentaire à Marseille et les Etats Généraux du documentaire à Lussas. Le programme est superbe : *Accentus Laurence Equibey* de Andy Sommer, *Barcelone ou la mort* de Idrissa Guiro, *Dans les décombres* de Olivier Meys, *D'un mur l'autre, Berlin-Ceuta* de Patric Jean, *Eldorado / Preljocaj* de Olivier Assayas, *L'Heure du berger* de Pierre Creton, *La Mère* de Antoine Cattin et Pavel Kostomarov, *Nos lieux interdits* de Leila Kilani et *Sonderkommando, Auschwitz-Birkenau* de Emil Weiss. Disponible à partir du 12 octobre ■ www.moisdudoc.com et www.culturesfrance.com

LITUANIE

Eric Lacascade met en scène « Oncle Vania » de Tchekhov

Le 9 octobre, à Vilnius

■ Tchekhov apprécierait sûrement. Un Français, Eric Lacascade, qui explore son œuvre depuis des années (*Ivanov, Les Trois sœurs, La Mouette, Platonov*), a décidé de réunir le célèbre *Oncle Vania* et la première version de celui-ci : *L'homme des bois*. Autre bonne idée : travailler cette pièce dans l'esprit même de Tchekhov, comme une vraie pièce de groupe, avec une vraie dynamique du travail de groupe. « *C'est un champ d'expérimentation formidable, explique le metteur en scène, car l'acteur doit à la fois faire une investigation au sein de son propre rôle et participer d'une expérience collective puissante* ». Quel meilleur partenaire que le très médiatique lituanien Oskar Korsunovas et sa compagnie OKT/Vilnius City Theatre ? A l'heure de Vilnius capitale européenne de la culture, cette coproduction créée en avril dernier au théâtre national russe, est reprise en octobre au festival Sirenos. On se voudrait Lituanien.

■ www.culturesfrance.com

BRÉSIL

La Guyane fête ses écrivains

■ Du 6 au 15 novembre, toute une semaine pour lire passionnément, à la folie, à travers Bélem, dans le nord du Brésil. Et d'abord à la « *Feira Panamazônica do livro em Bélem* », le salon où sont organisées des rencontres entre les auteurs guyanais et leur public préféré, celui qui étudie le français : les étudiants des universités, les élèves du secondaire et du primaire, les élèves de l'Alliance française. Il y aura du beau monde, issu de la littérature francophone des Caraïbes : Simone Schwarz-Bart, Roland Brival, Christiane Taubira... D'autres lieux seront investis comme l'Alliance française, l'Université fédérale du Para, l'école Aldebaro C.M. Klautau et l'école Duque Caixas. Sans oublier une exposition de photos réalisée avec le concours des habitants de Bélem, Cayenne et... Cacao. La Semaine littéraire de Bélem est organisée dans le cadre de franca.br (« 2009, année de la France au Brésil ») par l'Alliance française et l'association Promolivres de Guyane.

■ <http://anodafraancanobrasil.cultura.gov.br/>

SAO PAULO : LES « VARIATIONS » DE BOURSIER-MOUGENOT

■ C'est une installation que l'on entend les yeux fermés : des pièces de porcelaine, disséminées dans trois piscines, font entendre de faibles cliquetis et de menus tintements quand elles se rencontrent dans l'eau des bassins. Il résulte de ce dispositif une poésie étrange, subtile, où des accidents minuscules régis par la loi du hasard font advenir autre chose : des sons. L'artiste et musicien français Céleste Boursier-Mougenot (né en 1961), qui a été sollicité par la Pinacoteca de Sao Paulo pour réaliser cette installation, est coutumier de ces créations qui font naître de manière aléatoire des sons et des mouvements. Lauréat 2009 du David d'Or de l'art contemporain, il a exposé cette année au musée Carnavalet, à Paris, au musée Chagall, à Nice, ainsi qu'à New York. Jusqu'au 1^{er} novembre, dans le cadre de l'Année de la France au Brésil.

<http://anodafraancanobrasil.cultura.gov.br/>

CONFÉRENCE DES ARCHIVES DE TÉLÉVISION

■ En 2009, rendez-vous à Pékin pour les archivistes audiovisuels du monde entier. Du 22 au 26 octobre, la télévision nationale chinoise, la CCTV, les réunit pour la conférence annuelle de la Fédération internationale des archives de télévision (FIAT/IFTA). Cette conférence rassemble les principaux responsables de centres d'archives publics ou privés afin qu'ils puissent coordonner leur action et partager leurs expériences.

■ www.fiatifta.org

LIBAN

Jeux de la Francophonie : les artistes témoignent



© LEINELS

ARTISTES et sportifs, ils représentent la France lors des compétitions qui se sont tenues, jusqu'au 6 octobre, à Beyrouth, et ils se retrouvent autour d'une langue commune : le français. Témoignages.

Littérature. C'est un militant de la littérature. Professeur

de lettres dans un lycée de l'Aude, déjà médaillé d'argent au Niger lors de la précédente édition des jeux de la francophonie de 2005, Jean-Baptiste Navlet apprécie particulièrement cette manière d'aborder la francophonie – elle permet, selon lui, à une littérature vraiment vivante de s'exprimer. « *En France par exemple, dit-il, nous écrivons pour notre plaisir et avec une recherche esthétique* ». « *Dans les pays où les difficultés économiques sont importantes, la démocratie plus fragile, la littérature est plus militante* », ajoute-t-il, en se rappelant « *de très beaux textes présentés au Niger sur les enfants soldats ou sur les ravages du Sida* ».

Arts visuels. Chacune dans son genre – et dans sa discipline – ce sont deux jeunes femmes dont les créations sont empreintes de poésie. Côté peinture, c'est Aurélie Roustan, côté photographie, Marie-Elsa Niels. Ayant participé aux derniers Jeux en 2005, où elle a obtenu une mention spéciale du jury, la photographe précise son programme : « *cette année, nous allons travailler différemment puisque nous devons abandonner la photographie argentique* ». Autre discipline : la sculpture. Créant au rythme des musiques rock et punk qui emplissent son atelier, Ness travaille l'acier pour en faire des chaînes – « *image de la contrainte, mais aussi de la transmission* ». Et se régale de « *découvrir d'autres cultures avec la même langue* ».

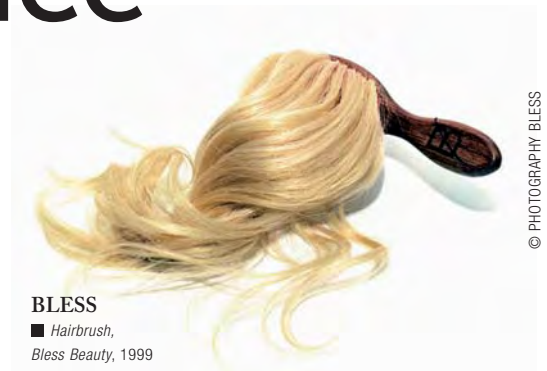
Philippe-Denis Fée

■ www.jeux.francophonie.org

■ Expositions, foires internationales, galeries...

Création : l'art contemporain en effervescence

SOULAGES, VEILHAN, GAROUSTE, FIAC, SHOW OFF, SLICK, AUTANT DE MANIFESTATIONS QUI FONT DE LA SCÈNE FRANÇAISE, EN OCTOBRE, UNE RÉFÉRENCE MONDIALE DE LA CRÉATION CONTEMPORAINE. LES TÉMOIGNAGES DE TROIS ACTEURS DU MONDE DE L'ART, OLIVIER KAEPPÉLIN, DÉLÉGUÉ AUX ARTS PLASTIQUES, RICHARD LAGRANGE, DIRECTEUR DU CNAP ET MARTIN BÉTHENOD, COMMISSAIRE DE LA FIAC.



© PHOTOGRAPHY BLESS

BLESS
■ Hairbrush, Bless Beauty, 1999



(PHOTO GEORGES PONCET) © ADAGP, PARIS 2009

PIERRE SOULAGES
■ 24 février 2008, diptyque, acrylique/toile. Collection particulière. Archives Pierre Soulages, Paris



© D.R.

GÉRARD GAROUSTE
■ Simone Harari et Etienne Baulieu, 2006. Huile sur toile, coll : Baulieu



© ART PROCESS

JI ZHOU
■ Sans-titre, 2008
Installation bois, 76 ampoules
Courtesy de l'artiste



© ART PROCESS

ÉLODIE LESOURD■ *You may know him*, 2008. Courtesy J.Dashper

© ART PROCESS

CHARLES LOPEZ■ *Kamiyama*, 2009. Production Parc culturel de Rentilly, Bussy-Saint-Martin, France

© CENTRE POMPIDOU

SOPHIE PEREZ ET XAVIER BOUSSIRON■ Compagnie du Zerep
La danse de la belle-mère

EFFERVESCENCE : ce sera le mot de la rentrée pour évoquer la création contemporaine. C'est en tout cas l'avis d'Olivier Kaepelin, délégué aux arts plastiques, qui la commente pour nous. A Paris, d'abord. Xavier Veilhan au château de Versailles (« *c'est un artiste très différent de Koons dit-il, mais son travail, qui met en relation, de façon très poétique, l'architecture et le cosmos, le réel et le virtuel, est passionnant* »), le Nouveau festival consacré à la création qui se tiendra bientôt au Centre Pompidou, et la grande rétrospective Soulages, également bientôt présentée au Centre Pompidou et qui célébrera les 90 ans du « peintre du noir et de la lumière ». Il faut ajouter, en régions, les FRAC, qui ont organisé « Collections d'automne », une série d'expositions étonnantes pour mieux faire connaître leurs fonds d'œuvres contemporaines, et la récente ouverture de la Biennale internationale de Lyon. « *C'est, selon moi, une édition riche et intense permettant de découvrir la création d'aujourd'hui dans ses différentes formes* », souligne Olivier Kaepelin, avant d'ajouter que cette effervescence « *ne s'arrête pas à nos frontières* », comme le prouve la grande exposition rétrospective consacrée à Gérard Garouste à la Villa Médicis, à Rome. Toutes ces manifestations très diverses constituent-elles un signe de la vitalité de la création en France ? « *Cela fait longtemps que je visite des ateliers et il est vrai que, depuis quelques années, j'ai vu se dessiner des évolutions qui me semblent très positives*, commente-t-il. *La scène française, avec ses multiples foyers, est aujourd'hui plus vivante que jamais et permet à tous les publics de découvrir la diversité de la création. Il y a certes encore des efforts à faire : nous n'avons pas, comme l'Allemagne, près de 300 établissements dédiés à l'art contemporain disséminés dans tout le pays... Mais les artistes sont là et - de « La Force de l'art » à « Estuai-re » à Nantes, « la Nuit blanche » à Paris ou à « Evento » à Bordeaux (voir p.8) - les initiatives fleurissent pour les faire connaître.* »

L'UN des grands événements de la rentrée sera incontestablement l'ouverture à Paris de l'un des grands rendez-vous internationaux du marché de la création : la FIAC. Un événement d'autant plus attendu qu'il va constituer un véritable test de la situation du marché français et européen. Convient-il, selon Olivier Kaepelin, d'être plutôt pessimiste ou plutôt optimiste ? « *Les marchés de l'art ont donné, au cours des derniers mois, des signes de meilleure résistance que d'autres aux difficultés économiques*, répond-il, *et, en dépit d'une baisse incontestable, ils continuent à fonctionner* ». Un avis que partage Martin Béthenod, commissaire général de la FIAC (*lire l'entretien page 15*). Pour la quatrième année consécutive, la commission « Arts plastiques » du CNAP acquerra des œuvres dans le cadre de cette manifestation (*voir page 14*). A quelle philosophie cette nouvelle mission de la commission a-t-elle correspondue ? « *Les experts de la sphère publique jouent - c'est évident - un rôle très important. Mais ceux de la sphère privée également. Et il faut absolument aller à leur rendez-vous...*, plaide Olivier Kaepelin. *Sans le marché et sans les collectionneurs, il ne peut pas exister de création heureuse et c'est la raison pour laquelle j'ai proposé, en 2006, que la commission puisse effectuer des acquisitions lors de cette grande manifestation qui offre une sélection d'œuvres de grande qualité* ».

CE dynamisme de la scène française contribue-t-il à ce que nos artistes soient mieux connus à l'étranger ? « *Pierre Soulages, Annette Messager, Christian Boltanski, Daniel Buren, Pierre et Gilles et Sophie Calle restent incontestablement les artistes français les plus connus à l'étranger*, remarque Olivier Kaepelin. *Mais les choses bougent et de nouveaux artistes, comme Damien Deroubaix, qui a été remarqué par la presse étrangère à « La Force de l'art », Valérie Belin ou Yan Pei-Ming sont bien connus hors de nos frontières. Même si l'on est encore loin du compte, cela est encourageant et nous impose de continuer à tout faire pour soutenir les créateurs. Certaines manifestations jouent de ce point de vue un rôle important, comme « La Force de l'art », c'est un rôle à moyen voire à long terme : ses effets, au plan international, ne peuvent se faire sentir que dans la durée comme ça se fait pour l'Angleterre. Et puis, bien sûr, il faut étoffer notre dispositif, comme ce sera le cas avec le Palais de Tokyo, actuellement en préfiguration, mais qui, une fois ouvert, en constituera une pièce centrale* ». Sans oublier l'essentiel. « *Pour être plus présents à l'étranger, il faut d'abord que la scène artistique française se fasse remarquer par son dynamisme, sa vitalité créative et sa confiance en elle-même. C'est ce à quoi nous travaillons tous, que nous appartenions au secteur public ou au secteur privé. Pour que les autres vous aiment, il faut d'abord s'aimer soi-même.* »

Jacques Bordet et Paul-Henri Doro

4

EXPOSITIONS
À NE PAS
MANQUER

ÉVÈNEMENT

Soulages à Pompidou

■ Pour aller vite, on le désigne comme le peintre « du » noir. Ce qu'il est, bien sûr. Mais de quel noir s'agit-il ? Au cours de soixante ans de création, peut-on encore parler d'un seul et même noir, alors que ses matières, textures et techniques ont profondément évolué ? Des étonnants brous de noix qu'il applique sur la toile au sortir de la guerre au magistral « *ourenoir* » qu'il invente en 1979, en passant par ses monochromes d'une force expressive sans pareille et ses spectaculaires goudrons sur verre, le moins que l'on puisse dire, c'est que son œuvre est tout sauf uniforme. Et qu'elle est, aujourd'hui encore, en devenir. Il est abstrait et il ne l'est pas. Qui, par exemple, s'aventurerait à qualifier simplement d'« *abstrait* » les miroitements de lumière qu'il laisse se refléter sur une surface entièrement recouverte de noir intense ? Est-il interdit d'y voir l'ébauche d'une « *peinture autre* », creusant un espace inédit, rompant avec la frontalité du tableau ? D'y lire des récits multiples ? D'y entendre ses interrogations ? Et qui est allé plus loin que lui, plus profondément que lui, dans cet « *au-delà du noir* », à la rencontre de la lumière ? A partir du 14 octobre, dans la magistrale rétrospective qu'il consacre à Pierre Soulages, le plus grand peintre de la scène française actuelle, le Centre Pompidou donnera lieu, à l'occasion de son 90^e anniversaire, à une réévaluation de l'ensemble de son travail. Un événement majeur.

■ Du 14 octobre au 28 mars

CONSÉCRATION

Garouste à la Villa Medici

■ La Villa Médicis évolue. Et s'impose comme l'une des principales vitrines à l'étranger où la France peut présenter ses artistes. C'est le cas cet automne pour le peintre Gérard Garouste, à qui l'institution romaine offre une belle rétrospective. Qui est Garouste (né en 1946) ? Il a acquis une notoriété internationale dans les années 80, avec l'irruption d'une peinture violemment figurative dans un paysage alors marqué par l'abstraction et le minimalisme. La Bible, Dante, Rabelais, Cervantès deviennent alors une source d'inspiration constante pour lui. Mythologies personnelles entrant en relation avec le mythe majuscule, petits apologues ou allégories énigmatiques, ses compositions forment une œuvre complexe où humains et animaux semblent emportés dans une sorte de déséquilibre instable, entre déformation et transfiguration. L'exposition de la Villa Médicis s'appelle « Le Classique et l'Indien ». Pourquoi ce titre ? Écoutons Garouste : « *Une nuit, je croise un homme sur une route de campagne. Il s'arrête et m'explique que l'humanité se divise en deux catégories d'individus : les Classiques et les Indiens. Ils sont inséparables, marchent toujours par paire. Un Indien ne se déplace jamais sans son Classique, de même que l'intuition ne peut se passer de la raison* ».

■ Du 14 octobre au 3 janvier

Olivier Kaepelin
« Le meilleur de l'art sans distinction de genre, d'âge ou de notoriété »

Délégué aux arts plastiques

« **E**n 2006, j'ai proposé que la commission des acquisitions du CNAP puisse effectuer des achats lors de la FIAC, l'un des grands rendez-vous international du marché de l'art. Et, selon moi, les résultats ont été particulièrement intéressants. Avec un budget annuel de 400 000 euros, nous avons ainsi pu acquérir au fil des ans 138 œuvres d'artistes comme Tania Mouraud, Adel Abdessemed, Berdaguer & Pejus, Daniel Firman, Kader Attia, Rébecca Bournigault, Felice Varini ou Tatiana Trouvé, côté français, mais aussi de créateurs étrangers comme Wim Delvoye, Christian Marclay, Candida Höfer, Manfred Pernice ou Tony Cragg. Outre la peinture, le dessin et les installations, notre attention s'est aussi portée sur la photographie et le design, qui sont depuis quelques années deux secteurs particulièrement créatifs de la scène artistique. Côté photographie, nous avons acquis des œuvres de Valérie Belin, Véronique Ellena ou Eric Poitevin, et côté design, nos choix se sont portés notamment sur des œuvres de Matali Crasset, d'Arik Lévy et de Philippe Starck. Qu'allons-nous acheter, cette année ? Comme les années précédentes, nous achèterons aux galeries – tant françaises qu'étrangères – des œuvres très diverses relevant de tous les genres et dues aussi bien à des artistes reconnus qu'à de jeunes artistes. Ce qui est important, c'est d'acheter les œuvres qui sont les plus fortes. Sans distinction de genre, de génération ou de notoriété, notre ambition est d'acquérir si possible le meilleur de l'art avec les conseils d'experts privés comme publics ».

Propos recueillis par P.H.D.

DANIEL FIRMAN

■ *Excentrique*, 2003-2004



© EMMANUEL NGUYEN NGOC

Richard Lagrange
« Comment l'État acquiert des œuvres à la FIAC »

Directeur du CNAP

« **L**a commission du CNAP chargée des acquisitions d'œuvres contemporaines pour le compte de l'État s'est vue confier une nouvelle mission en 2006 : celle d'acquérir des œuvres à la FIAC. Cette nouvelle mission est un signe fort du ministère et du CNAP en direction du marché de l'art en France. Les œuvres acquises sont la propriété de l'État et viennent enrichir le Fonds national d'art contemporain dont le CNAP assure la garde et la gestion pour le compte de l'État. A la FIAC, la Commission se réunit dans des délais très courts – pendant deux jours en général : ce sera cette année les 20 et 21 octobre. Y a-t-il toujours unanimité ? Non. Mais c'est assez souvent le cas. Ensuite, les œuvres que nous avons achetées rejoignent nos collections. Et, très souvent, elles partent ailleurs... car notre mission n'est pas seulement de conserver les œuvres mais aussi de les diffuser. Grâce à une politique active de prêts et de dépôts, on les retrouve dans les musées, à Paris aussi bien qu'en régions, mais aussi dans les administrations et les ambassades. Près de 500 œuvres sont, chaque année, mises en dépôt tandis que, parallèlement, près de 3 000 œuvres sont prêtées pour des expositions temporaires en France ou à l'étranger. Les acquisitions ont notamment été exposées en 2009 à Tarbes ainsi qu'en région Centre. Et l'on peut aussi souligner que l'une des œuvres présentées dans l'exposition Soulages, au Centre Pompidou, vient du Fonds national d'art contemporain... »

Propos recueillis par J.B.

Martin Béthenod

« La FIAC est un formidable panorama de la création »

Commissaire général de la FIAC

A quelques jours de son ouverture, comment s'annonce la FIAC ? Elle est très attendue comme un moment test de la situation du marché français et européen. L'attente est d'autant plus forte que ces marchés ont donné, au cours des derniers mois, des signes de meilleure résistance face aux difficultés économiques que d'autres, comme les Etats-Unis, les pays émergents ou la Grande-Bretagne. La Fiac 09 s'inscrit dans la continuité d'une identité désormais bien ancrée : un contenu équilibré entre art moderne, art contemporain et tendances émergentes, une forte sélectivité, des sites magnifiques au cœur d'une des villes les plus actives du monde sur le plan artistique, un programme culturel chaque année plus riche... De Giacomo Balla à Pierre Soulages, de Fernand Léger à Rachel Whiteread, d'Erwin Blumenfeld à Cindy Sherman, sans oublier la passionnante scène française contemporaine, autour d'artistes comme Aurélien Froment, Benoît Maire, Clement Rodzielski, Raphael Zarka ou Emilie Pitoiset, les collectionneurs et les amateurs devraient y trouver un formidable panorama de la création. Nous renforçons également l'accent mis sur le programme culturel, proposé gratuitement, dans les jardins des Tuileries, avec des projets de Kader Attia, George Condo, Giraud et Sibony, Veit Stratmann, Laurent Tixador, Susan Philips... et à l'Auditorium du Louvre.

La création contemporaine est souvent comparée à un baromètre de l'état de la société. Quelles sont les « tendances » qui s'en dégagent ?

C'est un exercice bien hasardeux ! Cela dit, on peut observer, sans prétendre en tirer des leçons, quelques phénomènes intéressants. L'émergence, notamment en Europe et en France, d'une génération d'artistes inscrits dans des démarches radicales, conceptuelles, théoriques. Celle, concomitante, d'une génération de galeries fonctionnant autour d'une économie de la modestie et de la rigueur. Souvent installées dans des quartiers émergents, Belleville à Paris, l'Est de Londres, ou encore Lambrate à Milan, elles sont souvent engagées dans des démarches collectives, le développement de synergies entre elles, avec le monde des institutions ou de la critique d'art. Soulignons que cette dimension « collective » sera très présente à la FIAC, où de nombreuses galeries ont choisi de faire « projet commun » dans des stands partagés : Kamel Mennour avec

Johann König et Jan Mot, Isabella Bortolozzi avec Daniel Bucholtz, Bortolami avec The Approach, Jocelyn Wolff avec GB agency...

La FIAC, c'est toujours plus de lieux d'exposition, plus de manifestations « délocalisées », plus de performances... Quelles seront les nouveautés de cette édition ?

Nous ne sommes pas dans une recherche à tout prix de l'innovation, mais plutôt dans l'idée d'une dialectique entre le renforcement d'une identité et le renouvellement des pratiques, des expériences. Nous engageons cette année deux initiatives particulières, qui concernent les deux extrêmes de notre champ chronologique. D'une part, une présentation conjointe d'œuvres majeures d'art moderne, à l'initiative d'un groupe de 10 des meilleures galeries du monde dans cette spécialité, comme Malingue, Louis Carré, Krugier, Aquavella, Gray, L&M ou Gagolian. Cette opération permettra de voir une vingtaine d'œuvres exceptionnelles de Léger, Picasso, Brancusi, Calder ou Mondrian, rassemblées au Grand Palais dans une scénographie confiée à l'architecte Jean-François Bodin. D'autre part, le lancement d'un secteur subventionné grâce au soutien de notre partenaire officiel, le groupe Galeries Lafayette, permettant à 14 galeries sélectionnées par un jury de commissaires d'exposition pour la qualité de leur programmation prospective, de bénéficier d'un important soutien financier pour la présentation, dans la Cour Carrée, de projets d'expositions autour d'un à trois artistes. Nous sommes très heureux que ce soit Paris (et la FIAC) qui soit ainsi le lieu où s'inventent de nouveaux modèles, de nouvelles synergies.

En 2008, le ministère de la Culture vous avait demandé un rapport sur le marché de l'art.

Depuis cette mission passionnante, qui nous avait permis de mettre autour de la table plus d'une centaine d'acteurs du marché de l'art, beaucoup de choses ont avancé : simplifications et allègements fiscaux (la fameuse taxe sur les arts de la table), taux réduit de TVA pour les œuvres de design du xx^e siècle, avancement du processus d'évolution de la réglementation applicable aux maisons de ventes... Ce travail avait aussi permis à de nombreux acteurs de se rencontrer, d'échanger... Bien sûr il reste encore beaucoup à faire, notamment pour ce qui concerne le développement des collections privées. C'est un enjeu très important, qui appelle une démarche double : à la fois de reconnaissance symbolique (de simples mesures fiscales ne peuvent suffire à faire changer un état d'esprit) et d'incitation positive.

Propos recueillis par P.H.D.

SUPERFLEX

■ Burning Car, 2008 vidéo et photographie. Jousse entreprise



INITIATIVE

Un « Nouveau festival » au Centre Pompidou et à la Conciergerie

■ Modulation des espaces, centres décentrés, scènes démontables, reconfiguration des lieux, zones gigognes – il n'en fallait sans doute pas moins pour faire du « Nouveau festival » un lieu qui innove en transformant le Centre Pompidou. Et pendant cinq semaines, ce dernier, fidèle à sa mission d'origine, va jouer à fond « la carte de la pluridisciplinarité », assure Bernard Blistène, directeur artistique de la manifestation. A commencer par celle des espaces. En révélant la dimension « machinique » de l'architecture de Rogers & Piano, l'artiste autrichien Heimo Zobernig délimite et recompose le dispositif du jeu. Car, avec ce festival d'un nouveau genre, il s'agit bien d'un Grand Jeu, où le spectateur devient acteur et inversement. Que pourra-t-on y voir ? Des expositions : John Tremblay, Yan Pei-Ming, Elizabeth Peyton. Des formes brèves : Cécile Bart, Boris Charmatz, Patricia Falguières. Des spectacles : Philippe Katerine, Rita Gombrowicz, Marie-France. Des « Rosebud » signés Enrique Vila-Matas, Cécile Guilbert, Michka Assayas, Tanguy Viel. Des concerts : Ensemble Intercontemporain, Pascal Dusapin, Stard Like Fleas. Des conférences-performances : Jean-Philippe Antoine, Eric Duyckaerts, Jean-Yves Jouannais. Et, avec le concours du Centre des monuments nationaux, l'artiste Christian Rizzo a réuni différents artistes autour du corps. Comme un contrepoint au proposition du Centre Pompidou. Avec Xavier Veilhhan et Hussein Chalayan, Maurizio Cattelan et Rei Kawabuko, Daniel Firman et Bless. Des objets artistiques non identifiés qui partent dans tous les sens. N'est-ce pas le but d'un festival ?

■ Du 21 octobre au 23 novembre

INTERNATIONAL

Rendez-vous 09 à Villeurbanne

■ En 2002, trois institutions de la région lyonnaise – le musée d'art contemporain de Lyon, l'institut d'art contemporain de Villeurbanne et l'école nationale des beaux-arts de Lyon – prenaient une initiative intéressante : elle imaginaient une manifestation présentant les travaux de jeunes artistes frais émoulus des écoles d'art. On s'attendrait à une exposition hétérogène, partant dans tous les sens. C'est tout le contraire : les artistes – sélectionnés par un jury pluriel – proposent des travaux concentrés, à l'écoute du monde actuel. En 2009, ce « rendez-vous » présente des nouveautés : il privilégie la production de travaux réalisés, au cours de résidences, par des artistes internationaux. C'est ainsi une préfiguration de la scène internationale qui s'annonce. En marge de la biennale d'art contemporain de Lyon, un « rendez-vous passionnant » avec la création émergente, selon Olivier Kaepelin.

■ Jusqu'au 29 novembre

■ De la loi de 1981 au livre numérique

Plaidoyer pour le livre

DANS *POUR LE LIVRE*, QUI VIENT DE PARAÎTRE AUX ÉDITIONS GALLIMARD, HERVÉ GAYMARD DRESSE UN BILAN TRÈS COMPLET DU « SYSTÈME » DE L'ÉCONOMIE DU LIVRE. ET POINTE LES GRANDS DÉFIS DE DEMAIN. ENTRETIEN.

GRAND moment de découverte de nouveaux titres pour les uns, symptôme d'un système éditorial qui publierait trop pour les autres, la rentrée littéraire est lancée. L'effervescence propre à cet événement si français traduit bien la place particulière dont jouit, aujourd'hui encore, le livre dans l'Hexagone. « *Une place majeure* », selon Hervé Gaymard, auteur d'un rapport sur la situation du livre en France, qui vient de paraître aux éditions Gallimard. Son titre ? *Pour le livre*. Tout simplement. Evaluation de la loi sur le prix unique, préconisations pour une évolution de son système économique, enjeux du numérique, l'ouvrage dresse un bilan très complet de la chaîne du livre. Il est également une défense et illustration inspirée de cet objet tout simple qui nous apprend, rien de moins, à être libre.

A plusieurs reprises, dans votre rapport, vous parlez d'un « miracle du livre ». En quoi le livre – objet de consommation courante – est-il un objet paradoxal ?

Les objets simples viennent toujours de loin. On est tellement habitué au livre qu'on ne le voit même plus. Pourtant, il est le fruit d'un combat pour la liberté de l'esprit, d'une prouesse technique, et d'une chaîne complexe qui va de l'écrivain au lecteur. Comme le disait Malraux du cinéma, « *par ailleurs, le livre est une industrie* ». Le livre est un objet puissant et toujours fragile, et c'est pourquoi il faut le défendre.



HERVÉ GAYMARD

■ Ancien ministre, député et président du conseil général de Savoie, Hervé Gaymard est notamment l'auteur de *Un nouvel usage du monde* (Mille et Une Nuits, 2007) et *Pour André Malraux* (La Table ronde, 1996).

Cette mission sur les aspects économiques du livre vous a été confiée dans un contexte particulier : celui de la remise en cause de certains aspects de la loi sur le prix unique du livre. Racontez-nous...

En 2008, à l'occasion de l'examen de la loi de modernisation de l'économie, quelques amendements apparemment anodins, portant sur les délais de solde, auraient remis en cause l'économie générale de la loi sur le prix unique. C'est pourquoi je m'y suis opposé, et qu'ils ont finalement été retirés. Le motif invoqué était que la loi sur le prix unique serait la cause d'un pilon trop élevé. C'est vrai que le pilon est trop important, mais la loi sur le prix unique n'y est pour rien, comme l'attestent les comparaisons internationales.

Vous qualifiez la loi du 10 mai 1981 sur le prix unique du livre de « véritable loi de développement durable ». Pourquoi ?

C'est en effet une loi de développement durable *culturel*, car elle a permis de maintenir la diversité de la production éditoriale ; *territorial* grâce au sauvetage d'un réseau encore dense de librairies indépendantes, même si nombre d'entre elles sont dans une situation précaire ; et *économique* car tous les acteurs de la chaîne du livre ont pu trouver leur place dans un développement équilibré. C'est pourquoi au terme de cette évaluation, le législateur que je m'honore d'être propose de ne pas modifier la loi, ni même de la retoucher, car son bilan est très positif.

Parmi les éléments novateurs de votre rapport, on trouve une comparaison internationale des systèmes d'encadrement de l'économie du livre. Quels enseignements en tirez-vous ?

Il y a désormais deux catégories de pays : ceux qui ont légiféré comme la France, soit une douzaine sur vingt-cinq, et qui sont de plus en plus nombreux ; et ceux qui n'ont pas du tout de système d'encadrement du prix. Il y a encore quelques années, certains pays étaient régis par des accords interprofessionnels, qui se sont délités quand de grands acteurs, comme en Grande-Bretagne ne les ont plus respectés. Lors de mon déplacement à Londres, j'ai cru comprendre qu'aujourd'hui beaucoup regrettaient le système du *National Book Agreement*. Récemment le Mexique a adopté une loi qui ressemble à la nôtre. Il y a là un beau combat pour la diversité culturelle qu'il faut poursuivre.

On entend souvent dire que la loi sur le prix du livre serait responsable d'une inflation de la production. Que pensez-vous de cette idée reçue ?

Contrairement aux idées reçues, la loi sur le prix unique n'implique pas que le livre français soit plus cher qu'ailleurs dans le monde, ni que son prix ait augmenté plus vite que les autres biens ou services : depuis quinze ans, c'est même le contraire ! Tordons le cou aux fausses affirmations. De même il faut relativiser la lamentation rituelle sur l'inflation éditoriale. Elle est de toujours, y compris au dix-neuvième siècle, et de partout ! Fondamentalement, je pense qu'il n'y a pas de jugement moral à porter sur le fait que trop de titres seraient publiés. Il faut plutôt se féliciter de la vitalité de la production éditoriale, même si l'on sait que certains éditeurs devraient se méfier d'une forme de fuite en avant qui se paye toujours, tôt ou tard. Mais cela n'a strictement rien à voir avec le système du prix unique. On peut même avancer le contraire, car là où la concurrence se fait uniquement par le prix et la quantité, on peut imaginer que la mise en place doit être très massive, et si l'insuccès est au rendez-vous... Comme le disait Jérôme Lindon : « *Il n'est rien de plus triste qu'un best-seller qui ne se vend pas...* »

Parmi les préconisations que vous faites, l'une d'entre elles est issue de la comparaison internationale à laquelle vous vous êtes livré. Elle concerne un système de suivi des ventes qui permettrait de mieux contrôler les flux éditoriaux.

Incontestablement, avec 25% environ, le taux de pilon est trop élevé en France. Pour le réduire, la solution n'est évidemment pas de légiférer, mais de renforcer le dialogue entre éditeurs et libraires pour la gestion des mises en place et des réassorts. Il serait par ailleurs judicieux d'adopter le système du *book tracking* qui existe en Grande-Bretagne, Australie et Nouvelle-Zélande, et qui se met en place en Italie, qui relie en permanence les caisses enregistreuses des points de vente aux éditeurs, ce qui permet d'optimiser les mises en place et d'éviter les réimpressions à contretemps. Le pilon pourrait être divisé par deux. Ce système ne coûte rien aux libraires, et est tout à fait supportable pour les éditeurs qui achètent l'information dont ils ont besoin.

Concernant le livre numérique, votre travail, dites-vous, s'est borné à « *parcourir la table des matières des évolutions en cours* ». A défaut de solutions pour un phénomène qui n'a pas encore démarré massivement, quel état des lieux dressez-vous ?

Bien sûr, bouclant ce livre pour le livre, je me suis posé l'immanquable question : *N'est-ce pas là la pavane nostalgique pour un joyau défunt ?* Le dernier état des lieux avant la fatale collision avec la météorite numérique ? Surtout que, dans ce domaine, l'incertitude régnant, c'est bien évidemment la peur qui donne le ton. Je n'ai pas le sentiment d'avoir eu une approche modeste, mais tout simplement humble dans le prolongement de l'excellent rapport de Bruno Patino [auteur d'un rapport sur le livre numérique sur www.culture.gouv.fr]. Quelques remarques. Le livre numérique n'a pas encore trouvé son *iPod*, même si les évolutions sont rapides, mais il le trouvera un jour. Il faut donc s'y préparer. L'irruption du numérique – déjà effective dans certains secteurs de l'édition – ne signifie pas la mort du livre papier, qui restera vivace, notamment pour la littérature. Cela peut même être une chance pour l'exploitation du fond, en liaison notamment avec le développement de l'impression à la demande qui sera de plus en plus sophistiquée et de moins en moins coûteuse. Il y a par ailleurs une complémentarité évidente entre les deux univers. Un exemple : *Pour le livre* est publié par Gallimard et la Documentation Française, mais les annexes du rapport, impubliables car trop volumineuses, sont téléchargeables sur internet. Il faut donc que les éditeurs soient les organisateurs de cette mutation, et non pas les suiveurs. En somme, inverser la formule de Cocteau : pour que ces événements ne nous dépassent pas, il ne faut pas se contenter de feindre en être les organisateurs ! Plusieurs exigences dans ce passionnant dossier. D'abord distinguer le livre numérique de l'œuvre numérique, et lui appliquer le même taux de TVA. Développer une offre légale réellement attractive pour éviter le piratage. S'organiser pour que les deux métiers les plus menacés par le court-circuit numérique, le travail d'édition (au sens anglo-saxon du terme) et le métier de libraire, continuent à trouver leur place dans ce nouveau paysage. Être vigilant et combatif sur la question des droits, et de la numérisation. Les grandes manœuvres en cours entre *Google*, les auteurs, les éditeurs, les bibliothèques publiques ne sont que les prodromes de cette « mère des batailles »...

Propos recueillis par Paul-Henri Doro

● Livre numérique : ● Frédéric Mitterrand plaide ● pour « une offre légale »

- L'édition française doit pouvoir présenter une « offre alternative » à celle du géant américain Google : telle est la conviction que Frédéric Mitterrand a exprimée le 30 septembre au Centre national du livre (CNL) devant les éditeurs français réunis pour le lancement du rapport d'Hervé Gaymard, *Pour le livre* (Gallimard et la Documentation française). « *Je vais m'engager fortement pour qu'une offre légale et attractive du livre numérique puisse émerger. C'est une nécessité, pour éviter la dérive vers le piratage* », a-t-il poursuivi. En rappelant que la mission Création et Internet devait présenter ses recommandations sur l'offre légale, il a d'ores et déjà appelé les éditeurs à s'unir autour d'un « projet de plate-forme unique ».

■ Une école de la liberté ?

Comment les « Beaux-Arts » ont été un foyer de création artistique

PENDANT PRÈS DE DEUX SIÈCLES – DE 1648 À 1817 – L'ÉCOLE ACADÉMIQUE – ANCÊTRE DE NOS BEAUX-ARTS ACTUELS – A ÉTÉ À LA POINTE DE LA CRÉATION ARTISTIQUE. Y COMPRIS CONTRE SES PROPRES RÈGLEMENTS. ENTRE GRANDE HISTOIRE ET ANECDOTES MÉCONNUES, L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES BEAUX-ARTS REVIENT, DANS UNE PASSIONNANTE EXPOSITION QUI DÉBUTE LE 24 OCTOBRE, SUR CETTE ÉCOLE DE LA LIBERTÉ. ENTRETIEN AVEC EMMANUEL SCHWARTZ, L'UN DES DEUX COMMISSAIRES DE L'EXPOSITION AVEC ANNE-MARIE GARCIA.

AU XVII^e siècle, l'enseignement des Beaux-Arts est réalisé par une institution royale, l'École académique. Or, vous montrez aussi que cet enseignement est de tout temps, un perpétuel foyer d'insoumission, d'irréligion, de licence... Comment ces deux faits peuvent-ils coexister ?

Les élèves (et les maîtres) libres et insolents de tout temps ? Tout républicain que je suis, je vois dans l'Ancien Régime le moment le plus libre dans l'histoire académique. L'Académie avait d'autres fonctions que la propagande royale et la pédagogie : elle organisait des débats (les « conférences »), des expositions (les « Salons »), protégeait les graveurs. Tout ceci, ajouté à la volonté de réfléchir sur l'art, ouvrait la porte à la controverse. Le protestant Abraham Bosse en usa d'emblée – avant d'être expulsé.

En quoi ce moment de la transmission est-il un moment crucial dans l'apprentissage de la liberté ?

Le titre transpose L'Invention de la liberté publiée en 1964 par Jean Starobinski, qui s'appuyait sur bien des exemples académiques pour démontrer qu'en la matière la sensibilité, littéraire, artistique, a précédé le politique. Responsables de collections, nous regardons les œuvres : elles nous renvoient le Paris bouillonnant des écrivains des XVII^e et XVIII^e siècles, de Scarron à Diderot. Notre École de la liberté n'a que faire de l'académie (le dessin du modèle nu masculin) ; l'art des élèves réfléchissait des convictions. Ainsi l'antiquité lue par les philosophes leur offrait des sujets républicains et païens, non des exercices scolaires ressassés.

« La » liberté peut-elle s'apprendre ? L'art n'est-il pas en soi l'exercice de cette liberté ?

Quelle liberté ? Le chahut (comme l'ivrognerie ou la débauche) sont ba-

nals dans les écoles et n'apprennent rien. La liberté de construire sa pensée ou son art s'apprend et il y faut longtemps : nourries de libertinage philosophique, les compositions légères des Vanloo, de Fragonard, minent l'ordre officiel. Dans une institution royale, la liberté, c'est de ne pas servir la propagande royale. Ce fut possible. Les graveurs ne flattèrent guère le roi, mais ils obtinrent de lui un statut de liberté, bien avant les écrivains. Distinguons le politique et l'administratif. Le souverain laisse l'administration de l'art à des courtisans, lesquels n'étaient d'ailleurs ni bornés, ni analphabètes. Ce pouvoir intermédiaire avait peu d'autorité. On était tenté de le fronder, on ne s'en privait pas.

L'exposition se clôt en 1817. Pourquoi ne pas avoir poussé les investigations jusqu'à la période moderne et contemporaine ?

Plusieurs raisons à cela : en 1817, l'École est transférée dans son em-

placement actuel. Parallèlement, elle change de tutelle. Désormais, l'administration, c'est le corps des professeurs. Les élèves de David puis d'Ingres sont écrasés par leur personnalité. La Révolution a fait de la hiérarchie académique par le talent un système national et démocratique, qui vous assure une belle carrière. Il n'est pas facile de rejeter un maître, professeur ou État, qui n'est pas foncièrement mauvais. D'autre part, au XVIII^e siècle, les artistes précèdent les modes – ils « *inventent la liberté* ». Au XIX^e siècle, l'académisme commercial prétend, en présentant des nus de salles de bains (Kenneth Clarke), effrayer le bourgeois, lequel aime justement cette provocation inoffensive, qui définit la mode. Dans une société commerciale, la provocation superficielle de la mode dicte sa loi au goût général. C'est le public, non l'École, qui, aujourd'hui, aurait grand besoin d'apprendre la liberté et de s'affranchir de l'art à la mode (qui n'est pas forcément le meilleur).

Beaucoup de choses très curieuses se passent dans les arcanes de l'École « *contre ses propres règlements* »...

Il est plus amusant de discerner ici un caractère de la société française. Ce pays juge de bon ton de contourner la loi, bonne ou mauvaise. Ainsi, concours et élections étaient parfois truqués. David échoua au Grand Prix à la suite d'une intrigue de professeurs, Girodet fut couronné grâce à une aide illicite du même David. Cela veut dire aussi que les Académiciens en prenaient à leur aise avec les règlements. Watteau fut reçu comme peintre de fêtes galantes, genre qui n'existait pas officiellement, mais Watteau avait du talent, et l'exception ne « tirait pas à conséquence ». Quant aux femmes, elles savaient plaire suffisamment à ces Messieurs, par le talent ou par tout autre moyen, pour se faire reconnaître : Marianne Collot devient la maîtresse de son maître et beau-père Falconet, parce qu'elle est un bon sculpteur, M^{me} Therbouch se fait élire en utilisant l'influence de Diderot.

Autre cas étonnant : le portrait. Là aussi les élèves se permettent tout ou presque...

Non pas tant les élèves que les anciens élèves. Le portrait est sans pitié pour les gens en place. Voyez le Louis XIV de Rigaud – pompeux, borné, laid. Rigaud peint l'ombre de sa mère morte et l'offre à l'Académie : il l'honore plus que le souverain. Les sculpteurs, méprisés parce qu'ils travaillent la matière, se représentent sales par provocation. Puis d'autres les imitent, comme Hubert Robert : seule compte l'œuvre, non l'apparence. La laideur de l'homme qui travaille, qui transpire et qui pense, est belle.

Quelle est la destinée de ces œuvres : ont-elles été faites pour le musée ?

Les puissants n'imaginent pas que leur image les ridiculise. Louis XIV se fait peindre longtemps et ingénument en *Hercule*, le balourd de la mythologie. Le Roi Soleil arrêta tout de même les commandes qui faisaient de lui un nouvel Alexandre, comprenant que ce conquérant blasphémateur et homosexuel ressemblait beaucoup plus à Condé qu'à lui-même. Certaines œuvres furent donc acceptées parce que l'administration n'en voyait pas la portée. On fit peindre à l'École Alexandre en souverain des Lumières préférant les philosophes à l'aristocratie. Il y a dans cette forme d'art intelligent un persiflage inaccessible à la bêtise des offices. L'attaque simpliste – il y en eut – est bien moins efficace. Il faut avoir mauvais esprit : c'est ce à quoi nous nous essayons, en éclairant les pièces les unes par les autres, sous un jour inédit.

Propos recueillis par Paul-Henri Doro



AUGUSTIN PAJOU

■ Buste d'Hubert Robert (1766), terre cuite



ABRAHAM BOSSE

■ *L'Automne* (entre 1636 et 1648), eau-forte



JEAN-NICOLAS SERVANDONI

■ *Architecture avec ruines ou Ruines de monuments antiques* (1731) huile sur toile



JACQUES-FABIEN GAUTIER-DAGOTY, D'APRÈS CHARDIN

■ Le dessinateur devant le / modèle (1743), manière noire en quatre plaques

Deux expositions

- L'École des Beaux-arts tire son origine d'une institution mal connue du grand public : l'Académie. Présentée en parallèle à « L'école de la liberté », une autre exposition, « L'Académie mise à nu » invite à se pencher sur un thème académique par excellence : les rapports du maître et de son modèle. A travers une trentaine de « feuilles » signées Boucher, Mignard ou Largillière, on retrouvera les conventions propres à ce genre : les diverses poses, leur codification, l'identité des modèles... Du 24 octobre au 29 janvier.
- www.ensba.fr

■ Sa première saison à La Colline

Stéphane Braunschweig à l'extrême-contemporain

CONNAISSEZ-VOUS LA COLLINE ? LA NOUVELLE DÉNOMINATION DU THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE VA DE PAIR AVEC L'ARRIVÉE DE SON NOUVEAU DIRECTEUR, STÉPHANE BRAUNSCHWEIG. SUCCÉDANT EN JANVIER 2010 À ALAIN FRANÇON, IL A CONÇU ENTIÈREMENT LA SAISON QUI DÉBUTE. [RETOUR SUR LES GRANDS AXES DE SON PROJET.](#)

IL est en pleine préparation du premier spectacle de sa première saison à La Colline... Normal, dans ces conditions, d'être un peu tendu. Chez lui, pourtant, aucun trac, nulle appréhension. Signe sans doute d'un grand professionnalisme, chez cet homme de 45 ans. Signe aussi d'une transition particulièrement bien préparée avec son prédécesseur, Alain Françon.

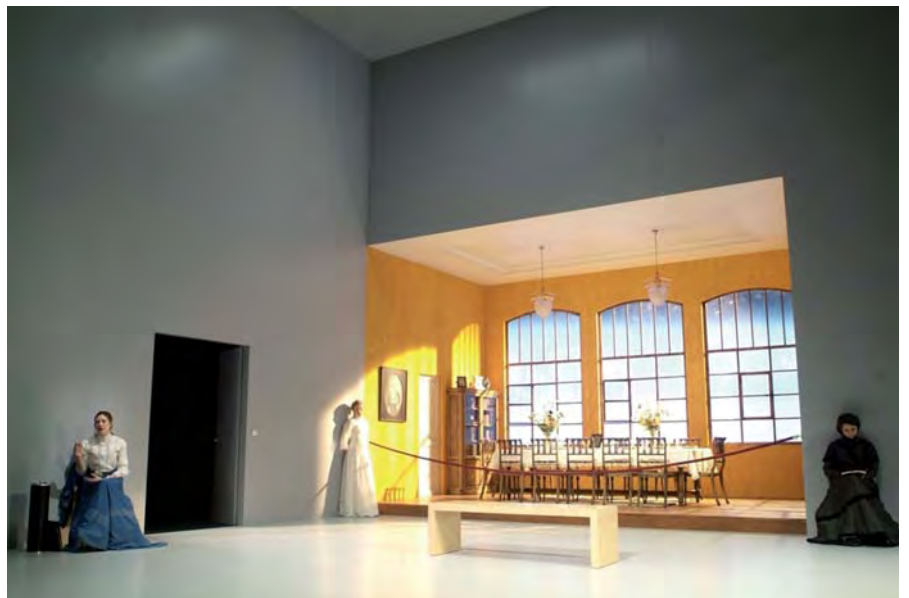
Précisément, cette fameuse transition...

C'est une transition assez idéale. Mon arrivée à La Colline était annoncée suffisamment tôt pour que la transition soit tout à fait sereine. S'il reste directeur jusqu'en janvier 2010, Alain Françon a clos son programme avec *la Cerisaie* de Tchekhov en mai dernier. La préparation de la saison 2009-10 m'a donc entièrement incombé. Je n'ai pas à assumer des choix avec lesquels je ne serais pas en accord, mon projet ressemble d'emblée à ce que je veux faire. et le lieu n'aura pas à souffrir pas de ce changement de direction.



STÉPHANE BRAUNSCHWEIG

■ Après des études de philosophie à l'Ecole Normale supérieure, Stéphane Braunschweig rejoint l'Ecole du Théâtre National de Chaillot dirigée par Antoine Vitez. Très vite, il se tourne vers la mise en scène de théâtre et d'opéra en France et à l'étranger. A deux reprises, il a reçu le prix George-Lerminier du Syndicat de la critique pour ses mises en scène de *Brand* en 2005 et *Tartuffe* en 2009



Allez-vous rester dans la lignée de votre prédécesseur ?

Mon rôle est d'assumer la continuité des répertoires propres à ce théâtre : ils démarrent à la fin du XIX^e siècle, avec des auteurs précurseurs du théâtre moderne tels que Tchekhov et Ibsen, et se terminent au... XXI^e siècle. Le spectre est large, puisqu'il comprend aussi bien les précurseurs des problématiques contemporaines que des auteurs directement concernés par le monde d'aujourd'hui. C'est pour cette raison que je porte une attention particulière aux auteurs vivants.

Est-ce pour cela que les jeunes artistes et les collectifs qui les accompagnent ont une place privilégiée dans votre programmation ?

En effet. Je veux que ce théâtre soit un théâtre où l'on découvre des compagnies émergentes, dont le parcours est intéressant. Je veux pouvoir les accompagner dans leurs prises de risques. Par exemple, on ouvre la saison par la création collective de *Notre terreur*, mise en scène par Sylvain Creuzevault qui portera sur la Révolution française. C'est un spectacle réalisé à partir d'improvisations. Sans qu'il y ait forcément un texte écrit au départ, je porte toute mon attention sur les gestes de mise en scène qui reflètent une écriture. On présente également une création du collectif « Les Possédés », dirigé par Rodolphe Dana, sur un texte de Tankred Dorst - *Merlin ou la terre dévastée*. Il y aura aussi *l'Éveil du printemps* de Wedekind, mis en scène par Guillaume Vincent.

Votre programmation comprend aussi des créations de grandes personnalités. Bien sûr, cela ne m'empêche pas de travailler avec des metteurs en scène aux parcours importants et qui continuent d'être novateurs. Je pense à Bernard Sobel, à Sophie Loucachevsky, et des metteurs en scène de ma génération comme Stanislas Nordey. De plus, je veux créer des fidélités entre le public et les metteurs en scène. Il y aura des artistes associés à La Colline sur plusieurs saisons. Il s'agit de partager leur démarche dans la durée en leur assurant des moyens de production. Dès cette année, les metteurs en scène Daniel Jeanneteau et Marie-Christine

Soma deviendront des collaborateurs artistiques du théâtre.

Comment comptez-vous choisir votre répertoire contemporain ?

Je prévois de m'entourer d'un groupe de réflexion sur les écritures théâtrales contemporaines. Composé de trois lecteurs permanents, ce groupe sera chargé d'examiner ce que proposent les jeunes auteurs de théâtre. Pourquoi monter tel texte plutôt qu'un autre ? Parce que certaines pièces peuvent par exemple représenter les « symptômes » du monde dans lequel on vit. En tous les cas, le travail avec ce groupe consistera à juger de la pertinence des textes que l'on reçoit mais aussi à réfléchir au sens du théâtre aujourd'hui.

Ouvrir La Colline à un metteur en scène étranger vous paraissait-il nécessaire ?

Le théâtre ne peut pas être refermé sur l'espace franco-français. Bien sûr, on n'est pas les seuls à présenter du théâtre étranger. Le théâtre de Bobigny, l'Odéon, les Amandiers, le Théâtre de la Ville le font déjà. La nouveauté, c'est que chaque saison, un metteur en scène étranger sera invité à réaliser un spectacle avec des acteurs français. Au même moment, nous ferons découvrir au public français un travail dans sa langue d'origine. Cette année, nous accueillons Michaël Thalheimer, un metteur en scène allemand qui présentera *Die Ratten de Gerhart Hauptmann* et *Combat de nègre et de chiens* de Koltès. C'est d'ailleurs la première fois qu'un Koltès sera monté à La Colline.

Pourquoi avez-vous construit votre saison autour d'une « problématique » ?

« Problématique » me convient mieux que « thématique ». Comme un faisceau de questions, la problématique se développera de spectacle en spectacle. Cette année, nous nous pencherons sur les « Rêves d'héroïsme et de radicalité » à travers six spectacles sur les douze programmés. Les spectateurs de La Colline doivent pouvoir tisser des liens et trouver des résonances entre les différents spectacles.

Maison de Poupée et *Rosmersholm*, les deux pièces d'Ibsen que vous allez

Formation : ses projets

« La formation fait partie de ma vie », confie Stéphane Braunschweig qui a dirigé l'école du Théâtre national de Strasbourg de 2000 à 2008. Il y a créé la première section de formation à la mise en scène et à la dramaturgie de France dont huit metteurs en scène sont sortis. Il est en outre à l'origine avec le Maillon de la création du festival Premières, consacré aux jeunes metteurs en scène européens. A La Colline, il désire continuer à s'impliquer dans la formation cette fois continue de jeunes metteurs en scène et dramaturges. Il recrutera chaque saison et pour la durée de celle-ci un stagiaire-metteur en scène et un stagiaire-dramaturge qui seront associés comme seconds assistants aux productions de la Colline. « *Ceux-ci dirigeront éventuellement des lectures ou des formes légères, et travailleront avec Anne-Françoise Benhamou, responsable éditoriale de la revue OutreScène née en 2003 au Théâtre national de Strasbourg et qui deviendra en 2010 la revue de La Colline.* » Issu de l'enseignement d'Antoine Vitez, Stéphane Braunschweig partage comme lui « *l'idée que tout théâtre devrait abriter une école* ». A La Colline, il souhaiterait mettre en place des ateliers d'interprétation réguliers, largement ouverts à des acteurs de toute génération. « *C'est important pour les acteurs, estime-t-il, de répéter pour rien et de ne pas être sous la pression de la création, d'avoir un lieu de recherche, d'essai, de liberté* ».

www.colline.fr

monter s'inscrivent-elles dans cette problématique ?

Je trouvais que ça permettait de renouveler leur lecture. Ce sont deux pièces qui se répondent et qui seront montées - et montrées - en miroir. Dans les deux cas, les personnages se trouvent précipités dans l'urgence d'un choix radical. Dans *Maison de Poupée*, ce sont des gens qui vivent dans le compromis et qui vont entendre l'appel de la radicalité. Inversement, dans *Rosmersholm*, ils seront brisés par cet appel.

Inviter des metteurs en scène dans la durée, présenter des écritures nouvelles, donner des rendez-vous annuels, n'est-ce pas aussi une manière de renforcer l'identité d'un lieu comme la Colline ?

Les spectateurs qui viennent à La Colline doivent pouvoir y nourrir leurs propres interrogations. Le théâtre est un lieu de confrontation de points de vue. Il peut montrer pourquoi les discours tout faits, cela ne marche pas... Le théâtre contemporain est en prise directe avec le monde réel, par la fiction, par le rêve, par le fantasme. Il reste une expérience collective qui ne met pas en place une pensée unique mais une pensée dialoguée.

Propos recueillis par Odile Lefranc

■ Les Arts Florissants ont 30 ans

William Christie, allegro molto vivace



© PHILIPPE MATSAS

AUJOURD'HUI, LE SUCCÈS DE LA MUSIQUE BAROQUE EST PLANÉTAIRE. LA FAUTE À QUELQUES SAVANTS PRESTIDIGITATEURS – JOHN ELIOT GARDINER, JEAN-CLAUDE MALGOIRE OU MARC MINKOVSKI – QUI ONT EXHUMÉ LES INSTRUMENTS D'ANTAN. LA FAUTE À WILLIAM CHRISTIE ET AUX ARTS FLORISSANTS, QUI EXPRIMENT SI BIEN LA MERVEILLEUSE FRAÎCHEUR DE CE RÉPERTOIRE. PORTRAIT DU PLUS FRANÇAIS DES AMÉRICAINS, UN MUSICIEN ET PÉDAGOGUE AIMANT LES *TEMPI* VIFS ET ACTIFS. COMME LUI.

TRADITIONNELLEMENT, les photos le montrent dirigeant depuis un clavecin – le rêve de son enfance, à l'origine de son goût pour les sonorités du passé. Une coutume héritée de l'époque baroque : les compositeurs dirigeaient, jouaient, et souvent même ils chantaient, comme Marc-Antoine Charpentier dans *Les Arts florissants*, l'opéra homonyme qu'il écrit pour Marie de Lorraine, cousine de Louis XIV. Excellente haute-contre, il y tenait le rôle de la Peinture. L'hommage est évident et cache un regret : Christie aurait adoré chanter ! « *C'est la musique vocale qui a toujours provoqué en moi les émotions les plus fortes et les plus durables* ». Sans cesse, il déniche et couve de nouveaux talents. Initie des chanteurs étrangers à des œuvres typiquement françaises : Renée Fleming, Cecilia Bartoli, Andreas Scholl, Paul Agnew. Il sait tout de l'Air de Cour, avec ses coulades, trilles et tours de gosier. Tout de l'art de l'interprétation, qui « *naît de la force des mots, de l'inflexion, du geste et du regard* ». Il a tout lu, tout exploré, tout vérifié. Grand seigneur à l'âme démocratique, il encourage la promotion de ses choristes et de ses chefs.



© MICHEL SZABO

- **Les « Arts Flo », c'est :**
- ■ 1564 concerts depuis leur création, 480 représentations d'opéra, 100 000 spectateurs en moyenne par an, une centaine de disques, 50 pays d'accueil. Des collaborations éblouissantes avec de grands metteurs en scène et chorégraphes (Jorge Lavelli, Jean-Marie Villégier, Alfredo Arias, Maguy Marin, Francine Lancelot).
- ■ « Le Jardin des Voix » à Caen depuis 2002 : une académie de perfectionnement pour les jeunes chanteurs toutes les deux saisons.
- ■ « Arts Flo Juniors » depuis 2008 : un accord avec le Conservatoire national supérieur de musique de Paris et le Conservatoire national de région de Paris, permettant d'intégrer des étudiants de haut niveau aux Arts Florissants pendant une saison.
- ■ www.artsflorissants.com

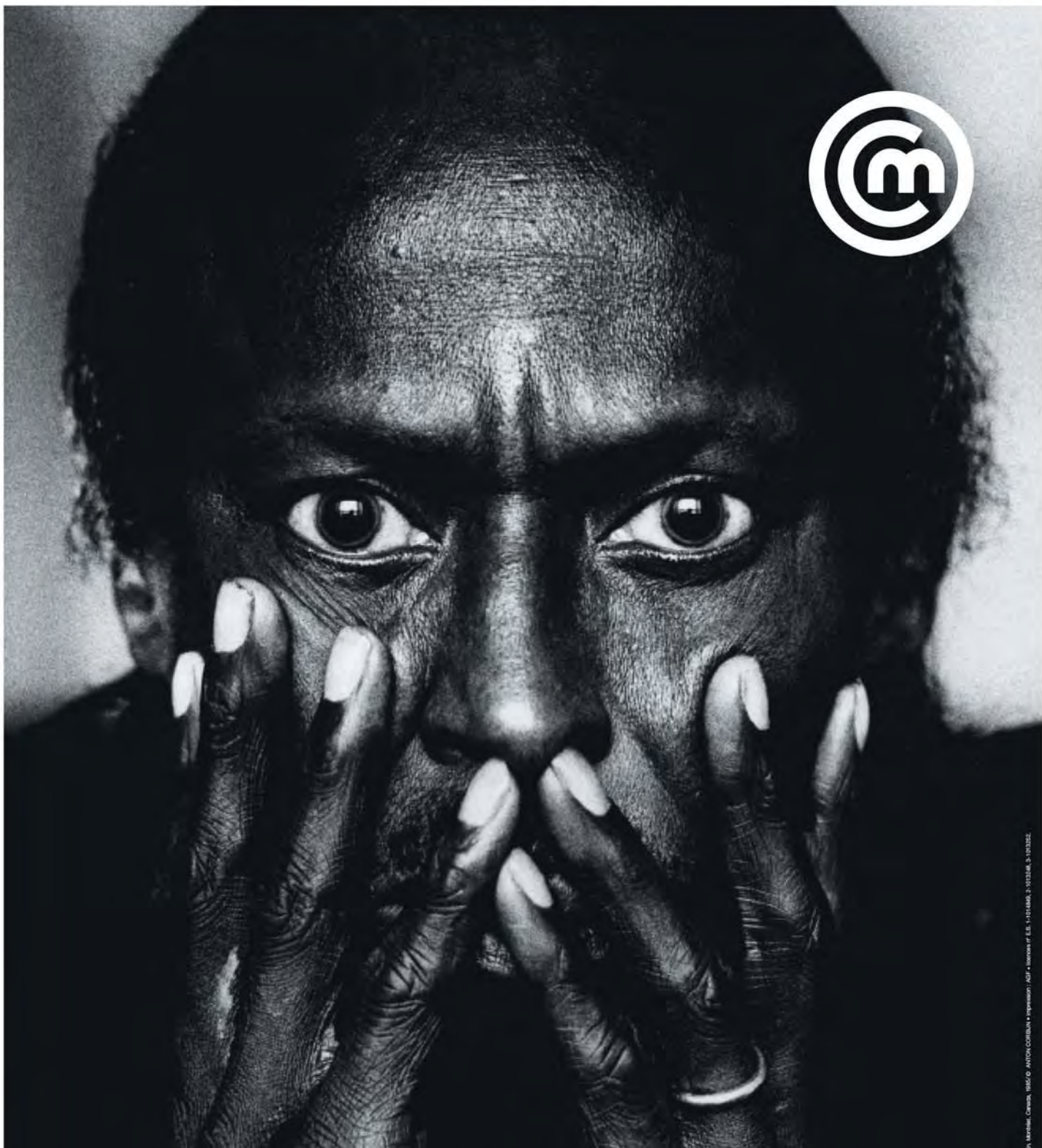
DANS le salon où trône un immense clavecin noir et or, le Maître est assis sur un canapé Louis XV, au milieu de statues et trumeaux gothiques posés à même le sol, dans un désordre désinvolte et raffiné. Le voilà, le spécialiste du Grand Siècle français, l'interprète privilégié de la magnificence du Grand Motet versaillais ! Il convient de le féliciter d'abord pour les trente ans de son Ensemble, de lui demander comment il aborde ce nouveau tournant de sa carrière. Le rectificatif fuse, car les mots doivent être aussi ajustés que les notes : « *Ce n'est pas un nouveau tournant, mais une étape à marquer. On a vécu plusieurs cycles, plusieurs remaniements. Quelques instrumentistes et chanteurs fêtent leurs 25 ans, mais personne n'est d'origine* »... Sauf lui bien sûr, qui à 65 ans délègue une partie de ses pouvoirs aux chefs Paul Agnew et Jonathan Cohen. D'emblée, il nous entraîne au cœur de sa quête : la recherche du sens perdu à travers l'exploration des sources. La recherche de la « *pâte sonore* » qu'il parvient mystérieusement à retrouver par l'étude minutieuse des traités et témoignages. Le goût de partager plutôt que d'enseigner, propre à cet ancien professeur pour qui « *penser baroque est une seconde nature* ».

C'EST paradoxal : face à ce gentleman à l'austérité toute anglicane, vous devenez léger, téméraire même, comme il exige que soient ses chanteurs. « *Chantez pour convaincre !* » leur commande-t-il avant leur entrée en scène. L'air de rien, il capte tout, vous écoute, tire le meilleur de vous-mêmes. Pourquoi, cher Maître, ces quatre siècles d'oubli, de mépris ? « *C'est cyclique*, répond Christie calmement, *ça arrive à beaucoup de musiques. La vie est ponctuée par la découverte de grands talents, des ensembles naissent et des ensembles meurent. Parfois, des savants ou des curieux décident de ressusciter des modes du passé. Chaque génération joue la musique de son époque. Au XVIII^e, la musique antérieure était vue comme vétuste, vieux jeu. Marie-Antoinette appelait les veilles gens de la Cour « les siècles ». Avec les bouleversements dans la musique depuis la fin du XIX^e siècle, l'esthétique est devenue de plus en plus confuse. L'accès à une musique moderne plus complexe pour l'auditeur, a permis le retour au passé* ». Le retour à une musique qui, même si elle a ses lettres de noblesse, est étonnante par sa nouveauté, plus surprenante qu'une page de Tchaïkovski. Séduirait-elle aussi à cause de son côté « patrimonial » ? La question semble le prendre à rebrousse-poil. « *C'est difficile de répondre. Ce canapé est Louis XV, et alors ?... Quand j'écoute ou que je fais de la musique, je ne pense pas à son âge, mais à ce qu'elle a à me dire. Elle a une beauté intrinsèque. Si on regarde Titien ou Boucher, c'est parce que c'est de l'art. Comme tout art, le baroque est là pour transmettre une émotion, communiquer* ». Et pendant de longs siècles, de Louis XIII jusqu'à la mort de Rameau en 1763, à travers l'Europe et jusqu'en Amérique latine, le baroque a été toute la musique : populaire, savante, pour la Cour, la ville, les foyers, les églises, elle vous accompagnait jusqu'à votre mort. Toute une polyphonie de voix, langues et dictions à assimiler !

UN long apprivoisement pour les Arts Florissants et leur chef. « *Nous sommes une famille. Nous avons pu maintenir notre collégialité des débuts. Premier ensemble de solistes dès 1979, nous sommes restés des intermittents de la musique : c'est fragile mais on a la liberté qui garde la fraîcheur* ». Pour être un musicien complet, faut-il donc recevoir le baptême baroque ? « *Callas n'a pas chanté Lully. Certains chanteurs sont ineptes pour cette expérience. On peut faire une longue carrière en ignorant des répertoires entiers. Brendel a bricolé magistralement toute une carrière autour de la musique romantique allemande. C'est un choix* ». La question démange : Etes-vous un chef baroque ? La réponse est tranchante : « *Jamais je ne m'appellerai ni un chef, ni un musicien baroque. Je suis un musicien de formation classique, spécialisé dans le baroque. Je fais une interprétation informée musicologiquement et historiquement, avec une attitude différente. Parfois, je fais la musique qui précède et qui suit. Mais toujours ce qui est défendable et confortable pour moi, et ce qui me rend heureux* ». Son bilan ? « *Je suis fier d'avoir pu mener mon ensemble, et d'avoir contribué à profondément bouleverser les attitudes dans ce pays, en Europe et dans le monde. Fier de ma pépinière et des artistes que j'ai lancés* ». La relève est assurée et la concurrence est saine. Le baroque peut continuer son « mouvement darwinien ».

ALORS oui, « Bill » peut être heureux. Lui qui va être reçu à l'Académie des Beaux arts. « *J'ai hâte de partager la richesse de cette institution, de voir la bibliothèque Mazarine, de plonger dans de nouvelles trouvailles. Grâce au travail des musicologues, presque tout est répertorié même si tout ne mérite pas d'être joué. Je ne suis pas un collectionneur, mais j'ai un grand défaut : la curiosité* ». Lui, le natif de Buffalo, qui est vraiment né, comme son ensemble voici trente ans, sur la terre vendéenne. « *Je me sens très bien en France. Là, je trouve une justesse dans le ton, l'attitude. Mes sensibilités sont soulagées, réconfortées* ». William Christie, c'est un amour profond de la culture française, une nostalgie immense des sources qui ne sont pas les siennes, la passion des jardins... En 1985 à Thiré, il sauve de la ruine un logis de la fin du XVI^e siècle et crée un remarquable jardin à la française. Christie a la main verte. Le parallèle avec la musique est évident. Une dernière question sur ces satanés Américains qui sauvent notre musique baroque. « *Le mouvement a pris parce que beaucoup d'étrangers sont venus en France dans les années 70. C'étaient des éléments catalyseurs. La France était prête. Mais le salut ne pouvait pas venir de la France seule !* » Merci, Monsieur Christie, pour nous l'avoir rendue dans toute son émotion, authenticité et magnificence.

Pauline Décot



CITÉ DE LA MUSIQUE | EXPOSITION DU 16 OCTOBRE 2009 AU 17 JANVIER 2010

WE WANT MILES

Miles Davis : le jazz face à sa légende

Billets coupe-file en vente sur www.citedelamusique.fr | Porte de Pantin | Nocturne le vendredi jusqu'à 22h

American Airlines®



© 2009 La Muséa 100% Développeur conception graphique : M&S Denis photographie par André Couffy, Marcelle, Corvach, 1989 © ANTON CORBIANI • Impression : JDF • Niveau n° 11-114489, 3-101248, 3-101252.